

Le pouvoir de Farûq Tûqân

Le jour de notre déjeuner à Bayt al-Tayyebât, Diana m'avait proposé d'aller avec elle voir Amîn en Israël (je pouvais m'y rendre sans difficulté grâce à mon passeport français). Elle-même voulait s'y rendre une dernière fois avant les vacances qu'elle comptait prendre aux Etats-Unis. En effet, un dispositif exceptionnel avait été mis en place par la société Tûqân pour qu'Amîn puisse, depuis son lieu de convalescence, garder un contact permanent avec ses affaires : en particulier, Harûn le Samaritain (son proche ami et membre assidu des séances) avait été embauché pour aller le voir tous les jours à Hertzliyya.

1. Le dispositif mis en place pour Amîn

On a vu que les Samaritains, qui habitent depuis la première Intifada dans leur village situé en haut de la montagne du Sud (mont Garizim ou Jabal al-Tûr, qu'ils considèrent comme leur lieu saint), possèdent un droit de résidence et de circulation en Israël, souvent même les deux cartes d'identité palestinienne et israélienne. Cela leur permet aussi d'avoir une plaque d'immatriculation jaune (israélienne), donc de pouvoir franchir les checkpoints sans se faire contrôler, de passer par certaines routes interdites aux Palestiniens, et de se rendre en Israël et dans les colonies¹¹⁷⁹. Harûn allait tenir compagnie à Amîn, mais surtout, il lui apportait papiers et chèques à signer pour la savonnerie et le *hadaf*, dont Amîn était membre du conseil d'administration. Profitant de ce moyen de transport, ainsi que du *tasrih* (permis) obtenu pour elle par Farûq Tûqân, Diana accompagnait Harûn au moins une fois par mois. Entre mai et août 2007, j'allai voir Amîn trois fois, à l'occasion des visites d'Harûn. La troisième et dernière fois, c'était la veille de sa deuxième attaque. C'est à partir du récit de mes deux premières visites que je décris, dans la présente section, ce que j'ai appelé plus haut le « dispositif » mis en place pour Amîn.

¹¹⁷⁹ Voir *supra*, Deuxième partie, encadré sur les Samaritains, p. 275.

1°) Mes visites à Hertzliyya : la luxueuse convalescence d'Amîn Tûqân

A. Première visite

La première fois que je me rendis à Hertzliyya, ce fut sans Diana, qui était déjà partie aux Etats-Unis et n'avait pas eu le temps d'y aller avant son départ. Harûn m'avait donné rendez-vous un jeudi matin à 9h à la savonnerie Tûqân. Les rendez-vous de Harûn, pourtant, étaient aléatoires (Amîn disait bien de lui qu'il « n'avait pas de rendez-vous » (*ma 'aindûsh mawâ'id* ; l'expression est fréquemment utilisée pour dire de quelqu'un qu'il n'est pas ponctuel ou peu fiable) ; il annula plusieurs fois la visite.

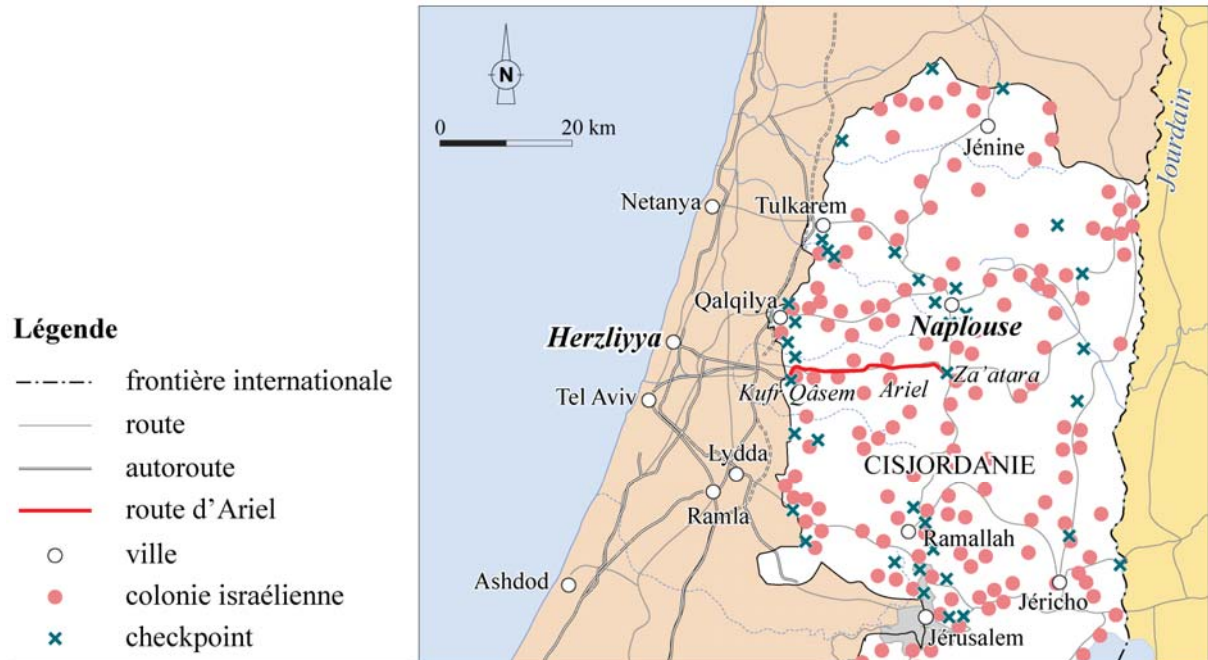
Après plusieurs reports, je pris finalement rendez-vous pour un dimanche de la fin mai à la savonnerie ; j'arrivai munie d'un bouquet de fleurs pour Amîn, que je n'avais pas vu depuis le mois d'août de l'année précédente. Dans le bureau, Abû Amjad remit à Harûn une enveloppe pour Amîn. Puis, vers midi et demi, Harûn m'emmena jusqu'au Jabal al-Tûr dans sa voiture à plaques blanches (palestiniennes), qu'il utilisait généralement pour circuler à Naplouse. En tant qu'étrangère, je pouvais en effet franchir le « checkpoint des Samaritains », alors que celui-ci est fermé pour les Palestiniens¹¹⁸⁰. De là, après un bref arrêt dans sa villa (la première à l'entrée du village des Samaritains), nous montâmes cette fois dans sa voiture à plaques jaunes (israéliennes). Pour nous rendre à Hertzliyya, Harûn emprunta, à partir du checkpoint de Za'atara qui ferme la région Nord de la Cisjordanie, une route qui relie Tel Aviv à la vallée du Jourdain. Par cette route, appelée « route d'Ariel » sur sa portion ouest, car elle mène à la colonie du même nom (la plus grande de Cisjordanie après Maale Adoumim, au nord-est de Jérusalem¹¹⁸¹), le chemin est presque direct jusqu'à Hertzliyya (carte 13). L'usage de cette route est restreint pour les Palestiniens (elle peut être fermée en cas de bouclage) ; en outre, elle permet d'entrer en Israël par le checkpoint de Kufr Qâsem, qui n'est autorisé, pour les Palestiniens, qu'aux VIP et porteurs de la BMC (*Business Man Card*¹¹⁸²). Les autres Palestiniens munis d'un permis d'entrée en Israël doivent

¹¹⁸⁰ Voir *supra*, deuxième partie, encadré sur les Samaritains, p. 275.

¹¹⁸¹ La colonie d'Ariel compte environ 18000 habitants (selon ARIJ – Applied Research Institute, Jerusalem – 2005. Voir www.poica.org/editor/case_studies/view.php?recordID=664, consulté le 3 octobre 2009). On y trouve une zone industrielle, un hôtel et une université. En 1998, elle a été promue au statut de ville, avec tous les droits et subventions de l'Etat que cela implique (Signoles, A., 2004, *op. cit.*, p. 420, note 137).

¹¹⁸² La *Business Man Card* (appelée « BMC » par les Palestiniens) est une carte délivrée à certains commerçants et hommes d'affaires palestiniens. Elle permet d'entrer en Israël 24h sur 24, et d'y passer la nuit (les permis

impérativement emprunter, à pied, le checkpoint de Qalandiya à côté de Ramallah, ou celui de Qalqilya.



Conception : V. Bontemps. Infographie : C. Kohlmayer-Ali 2009
 Source : www.theglobaleducationproject.org/mideast/info/maps/israel-and-occupied-territories-map.html

Carte 13. La route d'Ariel

Au bout d'environ trois quarts d'heure, nous arrivâmes à l'hôtel Daniel de Hertzliyya, un luxueux hôtel cinq étoiles de bord de mer, où Amîn occupait une suite depuis cinq mois. Très amaigri (il avait perdu trente kilos), il semblait néanmoins en assez bonne forme. En tout cas, il m'accueillit avec emphase : « *Ahlan sitt* [madame] Véronique ! » Il se leva pour m'embrasser sur les deux joues ; il pouvait marcher, lentement, en boitant légèrement. A côté de lui étaient assis la jeune fille philippine qui s'occupait de lui, ainsi qu'Ilan, le physiothérapeute israélien chargé de la rééducation.

Harûn commença par régler les affaires courantes : il montra à Amîn ses actions, puis lui fit signer des papiers. Amîn, pourtant, semblait peu intéressé : « Qu'est-ce qu'on va offrir à déjeuner à *sitt* Véronique ? » Harûn proposa de commander du poisson, mais Amîn voulait aller au restaurant, « celui où nous sommes allés avec Farûq ». Au restaurant *Turquoise*, sur une agréable terrasse avec vue sur la mer, je partageai donc, pour une fois, le repas de Harûn

ordinaires, même de travail, ne sont généralement délivrés que jusqu'à une heure précise de la soirée) – à part, bien entendu, en cas de bouclage.

et Amîn ; manifestement, ils étaient des habitués du lieu, puisque Harûn commanda « sa » salade, et qu'Amîn cherchait une serveuse qu'il connaissait. La nourriture était délicieuse ; Amîn régla la note en liquide.

Dès le lendemain, les ouvriers me demandèrent des nouvelles détaillées d'Amîn : était-il à la clinique ou à l'hôtel ? Pouvait-il marcher ? Avec une canne ? Comment parlait-il ? Je leur répétais ce qu'Amîn m'avait dit : qu'il devait rentrer à Naplouse « dans environ un mois », à la fin du mois de juin. Juillet arriva pourtant, et Amîn n'était toujours pas de retour, si bien que je décidai « au pied levé » de lui rendre visite une deuxième fois, cette fois-ci avec Diana.

B. Deuxième visite

Le matin de cette deuxième visite, je devais me rendre à la savonnerie Tûqân. Dans le bureau d'Abû Amjad, j'aperçus Diana, revenue des Etats-Unis, occupée à écrire un mail avec Abû Amjad. Harûn était assis au bureau à côté. Abû Amjad ne me salua pas, ne leva pas les yeux de son ordinateur, et annonça qu'il devait aller « à la maison du *mu'allim* ». Je compris qu'il était question de l'organisation du retour d'Amîn. Diana me dit qu'elle allait partir à 11h avec Harûn pour voir Amîn à Hertzliyya ; je décidai d'aller avec eux. Harûn me fit signe, discrètement, de ne pas le dire à Abû Amjad.

Cette fois-ci, comme Diana était avec moi et ne pouvait pas franchir le checkpoint des Samaritains, nous prîmes un taxi depuis le Dawwâr jusqu'au checkpoint de Huwwara, que nous traversâmes à pied. Nous retrouvâmes Harûn derrière le checkpoint. Nous nous dirigeâmes vers Hertzliyya par la route d'Ariel. Dans la voiture, alors que nous approchions du checkpoint de Kufr Qâsem, je demandai à Diana des précisions sur son *tasrîh* (permis). Elle m'expliqua qu'elle avait un permis d'« accompagnatrice d'une personne malade », valable trois mois. « Mais ce n'est pas moi qui m'en occupe », ajouta-t-elle. Un certain Husâm Qadh, un journaliste qui travaillait aussi pour le holding PADICO, s'occupait d'obtenir les permis pour les employés de PADICO, ainsi que d'autres sociétés comme celles gérées par Farûq Tûqân. C'est pourquoi elle n'avait jamais eu besoin d'aller au DCO (*District Coordination Office*)¹¹⁸³. Je lui demandai combien de temps il fallait pour faire faire (et renouveler) le permis. Elle me dit : « Ça dépend ; si Mister Tûqân décroche son téléphone, c'est fait *in no time*... ». Le *tasrîh* de Diana ne lui permettait pas de passer par le checkpoint

¹¹⁸³ Pour la définition du DCO, voir *supra*, Première partie, p. 111, note 197.

de Kufr Qâsem ; cependant les soldats, habitués à voir passer des Israéliens par ce checkpoint, n'arrêtaient que rarement les voitures (à plaques jaunes) qui ne présentaient pas de signe « suspect ». Notre équipage (deux jeunes femmes non voilées) dans la voiture de Harûn n'attirait pas l'attention ; personne ne nous arrêta.

Nous arrivâmes à Hertzliyya vers 13h. Harûn et Diana avaient apporté un paquet de papier à en-tête du *hadaf* et une vingtaine de carnets de chèques qu'ils empilèrent sur la table : Amîn devait signer la liasse de papiers du *hadaf*, et tous les chèques en blanc. Il s'attela à la tâche. Au bout de quelques minutes, Diana plaida pour qu'on le laisse se reposer la main, afin d'éviter qu'il ne se fatigue trop. Pour déjeuner, Amîn commanda du poisson grillé, que nous mangeâmes dans la chambre en compagnie d'Ilan, le physiothérapeute israélien. Ce dernier parlait en anglais avec Amîn, et en hébreu avec Harûn. Je compris qu'il critiquait l'attitude de l'aide-soignante philippine qui s'occupait d'Amîn. Elle avait été congédiée, et c'était une jeune femme polonaise, Anna, qui avait été embauchée à sa place. Nous ne nous attardâmes pas, et au retour, Harûn nous déposa, Diana et moi, au checkpoint de Huwwara.

2°) La préparation du retour d'Amîn

Lors de cette deuxième visite à Hertzliyya, Amîn, qui semblait ravi de sa nouvelle aide-soignante polonaise, nous annonça en riant que maintenant, il n'allait plus rentrer à Naplouse. « *Khalas*, je suis content ici (*ana mabsût hôn*) ». C'était, bien entendu, une boutade ; le retour d'Amîn était préparé très sérieusement. Mais il y avait beaucoup de problèmes à régler, ainsi que de logistique à mettre en place.

A la savonnerie Tûqân, une fois n'est pas coutume, je trouve Diana. Abû Amjad part à la poste, Sultân entre dans le bureau pour apporter des papiers. Diana lui demande s'il a trouvé quelqu'un qui veut vendre une voiture. Je m'étonne : elle semblait contente de sa nouvelle voiture. « Mais ce n'est pas pour moi » me dit-elle, « c'est une petite voiture que je veux acheter spécialement pour le travail ». En fait, celle-ci sera pour Sultân, qui devra se mettre au service d'Amîn de manière permanente, quand ce dernier reviendra à Naplouse. C'est Diana qui a proposé cet arrangement à Abû Khalîl, et proposé qu'on change le profil du poste de Sultân. « Il gagne très peu d'argent, et il voulait chercher un autre travail ; comme ça il reste avec nous¹¹⁸⁴. »

La date du retour d'Amîn était également suspendue au fait de trouver une aide-soignante qui puisse s'occuper de lui à Naplouse. Il ne pouvait pas embaucher une

¹¹⁸⁴ Extrait du journal de terrain, juillet 2007.

Palestinienne (« *mâ besîr*, ça ne se fait pas », m'expliqua Diana), quand bien même il habitait avec ses deux sœurs ; pas plus qu'il ne pouvait engager un homme, précisément à cause des deux sœurs. Cependant, pour faire venir en Cisjordanie une aide-soignante résidant en Israël (vraisemblablement philippine, sri-lankaise ou encore venant d'un pays de l'Est), il fallait obtenir l'accord des Israéliens... Diana proposait d'employer Anna, puisque Amîn l'appréciait. Elle en débattit avec Harûn, qui semblait méfiant, sur le chemin du retour de Hertzliyya.

Au fur et à mesure que les semaines passaient, le retour d'Amîn, initialement prévu au mois de juin, était donc constamment ajourné. Toutes les semaines, j'entendais dire à la savonnerie qu'Amîn allait rentrer « la semaine prochaine » ou « à la fin du mois ».

En bas, devant le meuble-bureau d'Amîn, en face d'Abû Amjad sont assis un avocat et un Samaritain, le beau-père d'Harûn. Plus tard, sa femme et sa fille (la femme d'Harûn) les rejoignent. L'avocat s'enquiert du retour d'Amîn, Abû Amjad lui répond : « A la fin du mois », avant d'avouer qu'en fait il n'en sait rien, parce que « tous les mois on dit à la fin du mois... ». « De toute façon », concluent-ils tous les deux, « c'est Farûq [Tûqân] qui décide¹¹⁸⁵. »

Le report du retour d'Amîn avait en fait une raison essentielle : Amîn avait subi une opération à cœur ouvert au mois de juin. Comme d'habitude, ce fut Diana qui m'en parla, en me recommandant de ne le dire à personne (« Personne n'est au courant, même pas Abû Amjad»). Elle avait appris la nouvelle alors qu'elle était aux Etats-Unis : Abû Khalîl lui avait fait savoir par courriel qu'elle devait l'appeler, et lui avait signalé l'opération, en lui demandant d'appeler Amîn pour lui remonter le moral. D'après Diana, Amîn n'avait maintenant aucune envie de rentrer à Naplouse, et espérait qu'il allait obtenir un permis (pour rester en Israël) de six mois ! « Mais il a peut-être dit ça pour plaisanter », conclut-elle.

Au mois de juillet, après ma deuxième visite à l'hôtel Daniel de Hertzliyya, je m'étais étonnée qu'Amîn (aussi grande que fût sa fortune) pût supporter les frais de son séjour dans cet endroit luxueux. Je profitai donc de l'occasion offerte par la confiance de Diana pour m'ouvrir à elle de ces interrogations. Diana me confirma ce dont je me doutais déjà : à savoir que derrière tout cela se trouvait Farûq Tûqân. Elle m'expliqua qu'Amîn obtenait tous les mois un permis, au moyen d'une coordination avec le DCO. C'était Husâm Qadh (qui s'occupait des permis de Diana) qui s'en chargeait. « Le bureau à Bet El [colonie proche de Ramallah où se trouve l'un des bureaux de coordination] parle directement avec l'hôpital, et

¹¹⁸⁵ Extraits du journal de terrain, fin juin-début juillet 2007.

ils ont des instructions pour dire que tout se passe comme ci et comme ça ». Diana me confirma également que c'était Abû Khalîl qui payait pour toutes les dépenses. Il fallait, de plus, compter aussi le salaire d'Harûn : « *He's overpaid* », commenta Diana. « Mais il ne faut pas que tu parles de ces sommes-là, c'est entre nous... »

Le fait qu'Amîn pût ainsi rester sans difficulté, plusieurs mois de suite, en Israël, avait donc suscité mon étonnement. On a vu, dans la deuxième partie, que si Amîn Tûqân était une personnalité au niveau local, il n'avait pas de pouvoir réellement politique ; en particulier, il était de peu de poids pour faire entendre sa voix auprès des Israéliens. J'ai déjà utilisé, dans cette deuxième partie, les catégories proposées par Lamia Radi pour caractériser le pouvoir des élites palestiniennes¹¹⁸⁶ : tandis qu'Amîn Tûqân représentait un « pouvoir issu du niveau local », jouant sur les liens attachés à son nom et à sa personne, un notable comme Ghassân al-Shaka'a jouissait de pouvoir « au niveau régional », qui combinait clientélisme au niveau local et accès à l'Autorité palestinienne¹¹⁸⁷. Farûq Tûqân (ou Sabîh al-Masrî) représentait ceux que Lamia Radi appelle des « pivots ». Non seulement leur influence, loin de se limiter au seul territoire palestinien, s'étendait au « niveau international », mais ils se trouvaient, de plus, à l'articulation de territorialités multiples, le terme de « territorialité » désignant ici aussi bien des territoires géographiques que des niveaux et réseaux d'appartenance¹¹⁸⁸.

Si je reprends une fois de plus la grille d'analyse proposée par Lamia Radi (en particulier ce terme de « pivot »), c'est parce qu'elle me paraît heuristiquement éclairante pour décrire l'organisation et le fonctionnement du pouvoir à l'échelle de la (grande) famille en Palestine, à travers notre exemple « micro » qui est celui de la famille Tûqân. Elle permet, en outre, de rejoindre le questionnement que j'ai esquissé, dans la première et la deuxième partie, sur le sens des valeurs associées au nom de famille. Certes, la catégorie de « pivot » a des vertus plus descriptives que réellement explicatives ; elle a néanmoins à mes yeux le mérite, tout d'abord, de montrer le pouvoir des membres de l'élite transfrontalière palestinienne comme participant d'un système à l'échelle de la famille¹¹⁸⁹. Dans le fonctionnement du pouvoir familial Tûqân, l'appartenance locale, ainsi que le « maillage social local et les réseaux locaux¹¹⁹⁰ » issus de cette appartenance jouaient encore, on va le

¹¹⁸⁶ Radi, L., 1997, *op. cit.*

¹¹⁸⁷ Voir *supra*, Deuxième partie, « Le pouvoir d'Amîn Tûqân », p. 300 et suivantes.

¹¹⁸⁸ Radi L., 1997, *op. cit.*, p. 279.

¹¹⁸⁹ J'ai déjà suggéré cette idée *supra*, dans la conclusion de la deuxième partie.

¹¹⁹⁰ Radi, L., 1997, *op. cit.*, p. 282.

voir, un rôle capital. Ceux-ci s'articulaient avec d'autres logiques, que Lamia Radi appelle des « (...) logiques qui sont celles des multinationales qu'il [le pivot] possède, c'est-à-dire à des logiques trans-territoriales et trans-nationales¹¹⁹¹ ». Provenant, pour parler comme Boltanski et Thévenot, de mondes ou ordres de justification plus « marchands », ces logiques (que j'ai appelées pour ma part « logiques de profit ») sont celles que nous avons vues à l'œuvre, par exemple, au sein du conseil d'administration de la société Hajj Tâher al-Masrî, lors de la décision de fermer la savonnerie à Naplouse¹¹⁹².

En outre, si la catégorie de pivot me paraît propre à apporter un éclairage sur le type de notable représenté par Farûq Tûqân, c'est parce qu'elle invite à interroger la manière dont il articulait (peut-être devrais-je dire « s'articulaient en lui ») différentes appartenances : locale et globale, ici et là-bas, « à l'intérieur (*juwwa*) » et « à l'extérieur (*barra*) ». Afin d'aborder ces aspects, il est plus que temps de présenter celui qui rendait possible le dispositif décrit plus haut pour Amîn, et qui apparaissait comme le décideur ou, en suivant Lamia Radi, le « pivot » des affaires familiales.

2. « Mister Tûqân » : un « pivot » ?

« Mister Tûqân » : c'est ainsi, on l'a vu, que Diana appelait communément Farûq Tûqân (Abû Khalîl) ; pour Abû Amjad, il était *al-mu'allim al-kbîr* (le *big boss*). Le nom de Farûq Tûqân n'a pas la même renommée régionale que celui de son cousin Ja'afar, architecte réputé à Amman, et fils du célèbre poète Ibrahîm Tûqân¹¹⁹³. Tout au plus le reconnaîtra-t-on aux lettres qu'il écrivait à Fadwâ Tûqân (dont il est le petit cousin), alors qu'il faisait ses études à Oxford, et l'encourageait vivement à venir le voir¹¹⁹⁴. Son nom n'est pas non plus aussi connu que celui de son ami et partenaire de longue date, le multimillionnaire Sabîh al-Masrî. Farûq Tûqân était pourtant un personnage important du cercle de l'élite transfrontalière palestinienne, ainsi que de la scène publique et économique à Naplouse. Sa villa, située près de la rue de l'université, était beaucoup moins tape-à-l'œil que celle de Munîb al-Masrî ; son immense richesse en faisait néanmoins un personnage très influent, ce qui était visible à la déférence respectueuse avec laquelle on parlait de lui à Naplouse, ainsi qu'à l'aura un peu mystérieuse qui y entourait ses venues.

¹¹⁹¹ *Ibid.*, p. 290.

¹¹⁹² Voir *supra*, introduction de la quatrième partie.

¹¹⁹³ Voir annexe 7 « Quelques personnalités nâbulsîes », p. 587.

¹¹⁹⁴ Quelques-unes de ces lettres sont reproduites par Fadwâ Tûqân dans son autobiographie (Tûqân, F., 1997, *op. cit.*, p. 207-213).

Né en 1937, le fils de Khalîl Tûqân (ancien directeur de la banque ottomane de Naplouse) avait tôt quitté Naplouse pour faire des études d'économie, d'abord à l'université américaine de Beyrouth, puis à Oxford (philosophie, politique et économie). Après quelques années passées en Jordanie à travailler pour le cabinet du premier ministre, puis pour la Banque de développement industriel (Industrial Development Bank), Farûq Tûqân fit sa fortune, avec Sabîh al-Masrî, dans la construction et le commerce à Abû Dhabî à partir de 1968 (« A l'époque il n'y avait ni eau ni électricité là-bas », me dit Diana).

« Un peu après la guerre de 67, j'ai commencé mon business à Abû Dhabî, avec un de mes amis qui s'appelle Sabîh al-Masrî. *And we have been there since then*¹¹⁹⁵. »

Résidant, on l'a vu, entre Abû Dhabî et Amman, Abû Khalîl venait à Naplouse une fois par mois pour s'occuper des affaires des deux sociétés Hâfez wa 'Abd al-Fattâh Tûqân et Tûqân lil-tijâra wa al-bina', dont il dirigeait le conseil d'administration familial. Il était également, on l'a vu aussi, président du conseil d'administration du *hadaf*, dont il possédait environ 30% du capital¹¹⁹⁶. Farûq Tûqân était, en outre, vice-président du conseil des doyens de l'université Al-Najâh de Naplouse, dont le président n'est autre que Sabîh al-Masrî. A une échelle plus importante, Farûq Tûqân avait été membre de PADICO, mais surtout, jusqu'en mars 2007, président du conseil d'administration de PIEDCO (Palestine Industrial Estates Development & Management Ltd.), une société par actions créée en 1996 afin de promouvoir l'investissement industriel en Palestine, et massivement possédée par PADICO (83 % des actions).

1°) Rencontrer Farûq Tûqân

Obtenir un rendez-vous avec Farûq Tûqân se révéla une entreprise ardue : ce n'est qu'en juillet 2007, je l'ai dit, que je pus finalement effectuer un entretien avec lui. Auparavant, nous nous étions déjà croisés à quelques reprises : je l'avais aperçu une première fois en 2004 avec Ja'afar Tûqân, lors d'une cérémonie de commémoration pour Fadwa Tûqân à l'université Al-Najâh¹¹⁹⁷. Je n'avais fait que lui serrer la main. Je l'avais ensuite vu une ou deux fois à la savonnerie, lors de l'un de ses passages à Naplouse, mais n'avais pas eu

¹¹⁹⁵ Entretien avec Farûq Tûqân, juillet 2007. Sur l'usage de l'anglais et du français lors des entretiens, voir *supra*, Première partie, p. 70-71.

¹¹⁹⁶ Information fournie par Diana.

¹¹⁹⁷ Fadwa Tûqân est décédée à Naplouse en décembre 2003.

l'occasion de discuter avec lui. En 2007, alors que Diana était en voyage au Etats-Unis, je tentai pendant environ un mois d'obtenir un rendez-vous par l'intermédiaire d'Abû Amjad. Or, les occasions furent maintes fois repoussées : j'attendais en vain, Abû Amjad me fournissant chaque jour une excuse différente.

Un homme entre poser une question à Abû Amjad. Il répond : « Aujourd'hui vient le *mu'allim al-kbîr* ». C'est l'occasion pour moi de demander si je peux prendre un rendez-vous avec Farûq Tûqân. Aujourd'hui, dit Abû Amjad, il va aller voir Amîn [en Israël] et ne reviendra que le soir. Il me propose de lui demander un rendez-vous le lendemain¹¹⁹⁸.

Le lendemain, Abû Amjad me jura ses grands dieux qu'il n'avait pas oublié, mais qu'Abû Khalîl n'était pas encore venu à la savonnerie. Il prit mon numéro de portable, mais j'attendis en vain son appel. Lorsque je retournai le surlendemain à la savonnerie, Abû Amjad me dit que le jeudi précédent il ne m'avait pas oubliée, mais qu'Abû Khalîl n'était finalement pas venu à la savonnerie car il avait mal aux dents. Le vendredi, bien entendu, il ne lui avait pas téléphoné¹¹⁹⁹, puis Abû Khalîl était reparti pour Abû Dhabî. Il devait revenir deux semaines plus tard.

Les deux semaines écoulées, je retournai m'enquérir de la venue d'Abû Khalîl. Abû Amjad me répondit qu'il pensait que celui-ci allait venir dans les deux jours, mais qu'il ne voulait pas que les gens soient au courant. « Viens tous les jours à la savonnerie » me dit-il. Deux jours plus tard, il me réaffirma qu'Abû Khalîl allait venir « dans les deux jours », mais pas aujourd'hui : « Harûn est là, ça veut dire qu'il ne vient pas aujourd'hui ». C'était en effet Harûn qui allait chercher Abû Khalîl au pont Allenby, et l'y ramenait à chacun de ses séjours. Deux jours plus tard, même chose : Abû Amjad me dit « Abû Khalîl n'est pas venu, car Harûn est là ». Il baissa la voix et ajouta : « Peut-être qu'il va venir dimanche », en promettant de me téléphoner. Mais il ne le fit pas, et m'expliqua ensuite que la veille, Abû Khalîl était resté seulement « cinq minutes » puis était allé voir Randa (la veuve de Sâmî 'Abd al-Nûr¹²⁰⁰). Puis il ne l'avait pas vu de la journée, et il était reparti ce matin. Il se plaignit : « Tu imagines, même moi il y a plusieurs sujets importants dont je veux lui parler, regarde, je les ai écrits sur ce papier, et je ne réussis pas à l'attraper cinq minutes... ».

¹¹⁹⁸ Extrait du journal de terrain, mai 2007.

¹¹⁹⁹ Rappelons que le vendredi est dans les pays musulmans le jour de congé hebdomadaire, l'équivalent de notre dimanche.

¹²⁰⁰ On a vu que Sâmî 'Abd al-Nûr a été assassiné en avril 2007, dans sa boutique au Dawwâr. Voir *supra*, conclusion de la deuxième partie.

Sans doute peut-on penser (cela a d'ailleurs été mon analyse spontanée de la situation, et c'est ce que me suggéra Diana) qu'Abû Amjad n'avait pas très envie de me faire rencontrer Abû Khalîl. Ces délais étaient cependant des indices de la position respective d'Abû Amjad et de Diana par rapport à Abû Khalîl. Si Abû Amjad savait à peu près quand Abû Khalîl allait venir, il ne connaissait pas *précisément* les dates des allées et venues du *mu'allim al-kbîr*, à la différence de Diana. De plus, pour savoir si Abû Khalîl était en ville, Abû Amjad était dépendant de « signes » (révélateurs du mystère dont s'entourait le personnage), tels que la présence ou non de Harûn à Naplouse : Abû Khalîl ne l'informait donc pas immédiatement de sa venue. Pour atteindre Abû Khalîl, il fut, de fait, beaucoup plus efficace pour moi d'avoir recours à Diana, dès son retour des Etats-Unis. Peu de temps après que je lui en eus parlé, elle m'appela, un soir, pour me dire que « Mister Tûqân » était à Naplouse, et me proposa de le rencontrer le lendemain matin, car le temps du *big boss* était compté.

La diligence de Diana tenait donc sans doute au fait, pour le dire trivialement, qu'elle avait certainement plus envie qu'Abû Amjad de me rendre service. Mais la raison en était aussi sa position : alors qu'Abû Amjad devait solliciter un rendez-vous, c'était elle qui les prenait pour Abû Khalîl. C'était elle qui en organisait l'ordre. Le lendemain, elle m'appela : Mister Tûqân était là, et pouvait me recevoir avant ou après Abû Amjad. Elle me conseilla de venir tout de suite, car elle ne savait pas combien de temps prendrait le rendez-vous avec ce dernier. Je me hâtai donc vers les bureaux de la société Hâfez wa 'Abd al-Fattâh Tûqân. Abû Khalîl y avait son bureau personnel, deux pièces plus loin que celui de Diana. A mon entrée, elle me répéta qu'Abû Khalîl « ne voulait pas que tout le monde sache qu'il est là », soulignant par là la faveur qu'il me faisait en acceptant de me recevoir. Elle lui annonça mon arrivée par téléphone.

Après mon entretien avec Abû Khalîl, ce fut elle qui appela Abû Amjad, pour lui dire que c'était maintenant son tour.

(...) Dès que je suis sortie, Diana appelle Abû Amjad. Trois minutes plus tard (je suis encore dans le bureau avec Diana) Abû Khalîl la rappelle pour savoir « pourquoi Abû Amjad n'est toujours pas là ». « Dans quelques minutes » lui dit-elle. Elle s'adresse à moi : « Il ne peut pas être déjà là ! ». Quand Abû Amjad entre dans le bureau, elle lui signifie de se dépêcher d'entrer chez Abû Khalîl qui « a déjà demandé pourquoi il n'était pas là¹²⁰¹. »

¹²⁰¹ *Idem.*

C'est donc grâce à Diana (qui bénéficiait, on y reviendra, de la confiance d'Abû Khalîl, qu'elle connaissait depuis de longues années) que je pus obtenir l'entretien, dûment chronométré en raison de l'emploi du temps chargé du *big boss*.

(...) Abû Khalîl me salue avec chaleur. C'est un vieux monsieur aux cheveux blancs, l'air distingué et sûr de lui. (...) Même si je suis bien accueillie, je sens néanmoins que mon temps est compté. Abû Khalîl répond gentiment à mes questions, mais avec parcimonie (...). Pendant l'entretien, il reçoit un coup de téléphone de « Abû Hikmat » (Salâh al-Masrî) et lui dit qu'il est là « de manière cachée ». Au bout de quarante minutes, je le vois regarder sa montre ; j'abrège donc l'entretien.

2°) L'entretien avec le *big boss*. Farûq Tûqân, entre *insider* et *outsider*

C'est lors de cet entretien que Farûq Tûqân me livra le point de vue « d'en haut » sur le fonctionnement de la savonnerie, et montra sa position de décideur : il minimisait notamment, on l'a vu, le rôle d'Amîn¹²⁰². L'entretien mit également en évidence les blocages à un « développement » de l'industrie, et à un possible réaménagement de l'espace de la savonnerie, considérée comme patrimoine architectural à préserver. L'absence de stabilité politique (*istiqrâr siyâsî*) (et c'est là un thème incontournable) condamnait ces projets à rester lettre morte : la deuxième Intifada y avait coupé court.

A. Un turâth familial en sursis

Lors de l'entretien, Farûq Tûqân m'expliqua, on l'a vu¹²⁰³, que c'étaient en grande partie des raisons sentimentales, exprimant l'attachement et l'appartenance à leur ville d'origine, qui expliquaient la préservation (*hifâz*) de la savonnerie ; ce que j'avais défini comme une politique de « continuation » (*istimrâriyya*). Il évoqua à ce propos le projet de modernisation du savon Muftâhayn par un « retour » à l'huile d'olive locale, projet dont m'avait déjà parlé Abû Amjad :

« Nous aimerions si la situation politique le permettait (...) conserver le travail à la main, et faire le même savon, mais qu'il soit acceptable (*maqbul*) pour les marchés qui sont intéressés par l'environnement et la santé, comme le Japon, la Corée, certains coins d'Europe, en Amérique... (...) faire un savon qui soit *pure olive oil from the Holy Land*... que son emballage soit... « agréable¹²⁰⁴ » pour la « clientèle¹²⁰⁵ » nouvelle... »

¹²⁰² Voir *supra*, Première partie, p. 128.

¹²⁰³ Voir *supra*, conclusion de la première partie.

¹²⁰⁴ En français.

¹²⁰⁵ *Idem*.

Il ajouta cependant, en guise de conclusion :

« On a ça *in our minds*, de développer... mais il faut du temps, et de la stabilité politique. On ne pourra rien faire tant qu'il n'y aura pas de stabilité politique. On ne veut pas faire des investissements pour cela avant de s'assurer que les conditions politiques permettent de faire du marketing, de se déplacer, il te faut la « mobilité¹²⁰⁶ » (...) tu sais bien, les mesures de sécurité israéliennes qui... empêchent tout le business qui existe ».

La famille Tûqân avait en effet déjà eu une expérience douloureuse en la matière : elle avait entrepris pendant la période d'Oslo d'importants travaux de restauration de l'ancienne maison familiale dans la vieille ville, le Qasr Tûqân.

« On pensait en faire un centre culturel familial. (...) On aurait mis les bibliothèques de chaque personne de la famille. Par exemple, mon oncle Qadrî¹²⁰⁷ a une grande bibliothèque, (...) *al-sitt* [madame] Fadwâ, et mon oncle Ibrahîm, mon oncle Ahmad (...) et mon père aussi il a des livres français très anciens... (...) [On voulait donc faire] un centre culturel, des activités... Et puis il y a eu l'Intifada... »

Il avait même été question de délocaliser le travail manuel à la savonnerie, et de la réaménager pour en faire un centre du patrimoine et un khân (caravansérail).

« On a pensé à un moment faire la savonnerie à l'extérieur [de la ville], et cette savonnerie en faire une sorte de khân... (...) Ja'afar a fait un *design* pour qu'on fasse quelque chose comme vingt petites boutiques. C'était avant qu'ils fassent le... complexe [il s'agit du futur centre commercial financé par la famille Shaka'a derrière la savonnerie]. *You see ?* C'est à ça qu'on pensait. (...) On laisse la grande porte, on l'ouvre et on la ferme... *Very nice*... (...) sans changer le vieux bâtiment en haut, on construit en haut sur le *mafrash*, on peut faire jusqu'à vingt-vingt-deux boutiques (...) Mais après 2000 [date du début de la deuxième Intifada]... *khalas*... ».

La deuxième Intifada avait mis un terme à ces projets ; en 2002, des *shebâb* s'étaient cachés dans la maison familiale. Il était difficile de savoir si la mise à sac qui avait suivi était leur fait ou celui de l'armée israélienne à leur recherche. Le résultat était le même : « *I don't want to think about it* », concluait Farûq.

Les projets étaient donc en suspens, faute de stabilité politique ; ils l'étaient aussi en raison de l'incertitude sur l'avenir même de la société Hâfez wa 'Abd al-Fattâh Tûqân. Le ressort affectif expliquant la préservation de l'industrie était précisément ce qui mettait en danger cet avenir, dès que les membres du conseil d'administration (qui avaient tous près de soixante-dix ans) auraient disparu. Si Farûq Tûqân pouvait dire « dans nos cœurs (...) »

¹²⁰⁶ *Idem.*

¹²⁰⁷ Il s'agit de Qadrî Tûqân, voir annexe 7 « Quelques personnalités nâbulsiês », p. 587.

Naplouse reste à une place spéciale¹²⁰⁸ », les enfants de Farûq, Ja'afar et Hâfez Tûqân¹²⁰⁹ avaient été élevés à l'étranger, loin de Naplouse, à Amman, dans le Golfe ou en Occident. La nouvelle génération des fils de familles n'avait plus les repères de leurs parents, ni le même d'attachement à la ville d'origine. Diana m'avait présenté la situation en ces termes :

« Encore Abû Khalîl, il est né ici, il a passé son enfance ici, il a été élevé ici et sa famille a vécu ici, mais ses enfants, c'est fini, son fils est né et a grandi à Manchester ! Ils n'ont pas ce sentiment d'appartenance. Personne n'accepterait de venir vivre ici à Naplouse dans ces conditions juste pour gagner ce que fait la savonnerie... (...) *No way* ».

B. La nouvelle génération : les intérêts sont ailleurs

Lors de notre entretien, Abû Khalîl me présenta les différents scénarios possibles pour l'avenir de la société Hâfez wa 'Abd al-Fattâh Tûqân :

« Soit nous en faisons une « société générale¹²¹⁰ », où des gens entrent [comme actionnaires] et (...) dans une étape future, elle entre[ra] à la bourse... ou bien on fait venir des *strategic partners*, avec des jeunes prêts à renouveler... parce que nous avons vieilli... ! (...) [et] le problème c'est que la *new generation* chez nous, personne n'est *interested* par cela... la nouvelle génération... ne peut pas venir ici ! »

Adoptant ainsi (pour me l'expliquer) le point de vue de la « nouvelle génération », Farûq Tûqân révélait son statut de personnage dedans/dehors, « *insider/outsider* ».

« La nouvelle génération ne peut pas venir ici, ne peut pas rester ! Si tu entres, tu ne sais pas quand tu vas sortir, pour aller finir l'école, l'université ! A une époque dans les années 1990, avant l'Autorité, dans les années 1980... Celui qui entrait ne savait pas quand il allait [pouvoir] ressortir ! Ce n'était pas facile de venir s'installer ici, les enfants doivent étudier, parce que les écoles sont toutes à l'extérieur (*fî-l-khârij*). C'est la raison pour laquelle la « nouvelle génération¹²¹¹ » ne veut pas venir ici, et en plus tu ne peux pas dire à quelqu'un qui a une position quelque part : « Viens prendre le travail à Naplouse. »

Se faisant l'avocat de jeunes ayant fait leur vie à l'étranger, et qui ne voyaient pas pourquoi ils viendraient « s'enterrer » à Naplouse, Farûq Tûqân se montrait en qualité d'*outsider*, « extérieur » à la ville, car son destin n'y était pas lié. Il se plaçait, *de facto*, en dehors de la ville pour expliquer leurs choix et stratégies : il ne s'agissait pas de *retenir* la jeune génération à Naplouse, mais de la faire *revenir*. Le processus de fuite / exil / éloignement / émigration avait déjà eu lieu, à l'époque des pères. Farûq Tûqân en soulignait, ainsi, le caractère irréversible.

¹²⁰⁸ Voir *supra*, conclusion de la première partie.

¹²⁰⁹ Rappelons que Wâ'el et Amîn Tûqân étaient restés célibataires, et n'avaient pas eu d'enfants.

¹²¹⁰ En français.

¹²¹¹ *Idem*.

« Par exemple le fils d’Ahmad [le frère d’Ibrâhîm et Fadwâ Tûqân], ‘Abd al-Fattâh, s’est établi dans l’*engineering housing and contracts* en Jordanie... le fils de Ja’afar est avocat et va partir dans le Golfe... Fawwâz [un autre fils d’Ahmad] est professeur d’université à Beyrouth... ses enfants sont avec lui, je suis sûr qu’ils vont faire autre chose... (...) C’est comme ça ! Ça y est, ils sont *established*. Tu ne peux pas dire à quelqu’un qui habite à Beyrouth ou au Canada (...) de venir s’installer à Naplouse dans ces circonstances ! Personne n’est habitué à l’instabilité... (...) c’est difficile... »

Dans le même temps, Farûq Tûqân était indéniablement *insider*. Pas seulement parce qu’il affirmait, verbalement, son affection et son attachement à sa ville d’origine ; mais surtout parce qu’il était au premier plan de toute décision concernant Naplouse. Lors de notre entretien, il avait quitté ses engagements à PADICO et PIEDCO, à cause des « circonstances » (*az-zurûf*), disait-il.

« *Khalas*, maintenant, j’ai 70 ans... (...) il y a des choses... dont je me suis un peu lassé. (...) Et puis ensuite il y a eu l’Intifada ! *Khalas, lately, you cannot expand, you cannot do anything*. Ici, tu ne peux plus rien faire du tout. Donc pour moi, c’est devenu *waste of time*... (...) Mais [je n’ai pas démissionné] du *hadaf*. Je suis toujours actif là-dedans. *I’m still very active* ».

Abû Khalîl restait donc très impliqué dans ses investissements locaux ; son titre de vice-président du conseil des doyens de l’université Al-Najâh en faisait également un personnage incontournable de la vie publique nâbulsié.

C’était en grande partie grâce au sentiment d’appartenance locale exprimé par Abû Khalîl que la savonnerie du Dawwâr était préservée. Régulièrement, elle était menacée par des projets prévoyant de s’en débarrasser, et dont me faisait part Diana. Ainsi, à mon retour à Naplouse après la première attaque d’Amîn, Diana me dit : « Tu as entendu que la savonnerie Masrî a fermé ? *Khalas*, il ne reste plus que nous et Shaka’a ». Elle me révéla également le projet de vendre le terrain de la savonnerie, ou d’y construire un bâtiment à louer, et de continuer à fabriquer du savon dans la zone industrielle¹²¹². La date n’était pas fixée, mais cela avait tout l’air d’être décidé. « Mister Tûqân » avait fait une réunion à Amman pour prendre cette décision, en partie après s’être rendu compte que le distributeur était un homme de quatre-vingts ans, qui faisait ça sans y être vraiment intéressé. « Tout cela est secret, même Amîn n’est pas au courant, ni Abû Amjad... », me dit Diana. Ces projets, pourtant, ne se concrétisaient pas ; il semblait plus simple, pour Abû Khalîl, de préserver le nom sans rien y changer, plutôt que de « moderniser » ou même de chercher à réduire les dépenses.

¹²¹² On se souvient que Diana avait déjà évoqué cette possibilité en 2005, voir *supra*, Première partie, p. 122.

Comme le constate Blandine Destremau à propos des hommes d'affaires palestiniens de la diaspora¹²¹³, l'intérêt de Farûq Tûqân à maintenir des investissements en Palestine procédait essentiellement d'un attachement identitaire qui était le propre d'une génération particulière : une génération de personnes ayant vécu, enfants, la *nakba*, et qui avaient vu dans les espoirs soulevés par le processus d'Oslo des possibilités d'investissement dans la « Palestine de demain ». Aujourd'hui que ces espoirs se sont effondrés, reste l'attachement pour une ville d'origine qu'ils ont connue et qui fait sens pour eux ; ce n'est pas le cas de leurs fils. Tandis que la génération des pères jongle avec une territorialité qui garde son ancrage en Palestine (Farûq Tûqân possède une villa à Naplouse), cette situation est en train de changer, l'ancrage se faisant désormais davantage dans la capitale jordanienne.

Le point de vue « d'en haut » sur la savonnerie familiale, ainsi, se révéla une entrée éclairante pour aborder la manière dont s'articulaient (et oscillaient), pour Farûq Tûqân, sentiment d'appartenance locale et logique de profit. Mon intérêt pour la savonnerie me permit, de plus, d'avoir un aperçu des liens par lesquels se construisait et se maintenait, au quotidien, le pouvoir familial Tûqân. A partir du dispositif mis en place pour Amîn, mais aussi, on va le voir, du fonctionnement de la *wasta* de Diana, on peut se faire une idée de la manière dont l'ancrage local était instrumentalisé par un pivot familial comme Farûq Tûqân.

3. Le pouvoir de Farûq Tûqân : l'importance de l'ancrage local

Lors mon rendez-vous avec Farûq Tûqân, on a vu à quel point mon temps était compté. Après l'entretien, Diana me dit que dans la même journée, Farûq devait retourner voir Amîn à Hertzliyya, et qu'il avait ensuite une réunion le soir à Jérusalem avant de rentrer passer la nuit à Naplouse. De fait, les deux ou trois jours que Farûq Tûqân passait chaque mois en Palestine étaient très occupés, outre les affaires familiales à Naplouse, en réunions à Jérusalem ou en Israël, souvent avec des partenaires, hommes d'affaires ou politiques, israéliens. Farûq tint d'ailleurs, lors de l'entretien, à m'assurer : « Bien sûr, j'ai rencontré Pères¹²¹⁴ deux ou trois fois... ». Au niveau local et régional, de plus, on a d'ores et déjà pu constater que l'emploi du temps d'Abû Khalîl se déployait sur un territoire qui ignore les

¹²¹³ Destremau, B., 1997, « Stratégies des entrepreneurs et ressources socio-spatiales : le cas de la branche palestinienne de la confection », in Bocco R., Destremau B., Hannyoy J., *op. cit.*, p. 159-178.

¹²¹⁴ Shimon Pères (né en 1923), l'actuel président de l'Etat d'Israël, longtemps *leader* du parti travailliste, fut Premier ministre d'Israël de 1984 à 1986 et de 1995 à 1996, et ministre à de nombreuses reprises.

limites généralement imposées aux Palestiniens, pour qui le déplacement d'une enclave à l'autre prend potentiellement des heures, et à qui l'accès à Jérusalem et Israël est, sauf exception, interdit.

1°) La mobilité, caractéristique du pouvoir du pivot

Etre un « pivot », pour Lamia Radi, c'est d'abord, on l'a vu, disposer de « territorialités multiples ». Elle entend par là la possibilité de changer de référent d'appartenance, immédiatement, dès lors que la situation (ou l'intérêt) l'exige : « comme le fils de telle famille, comme membre de tel parti, comme celui qui est allé au Hajj, (...) comme celui qui a accès aux conseillers de Shimon Pérès, comme celui qui a des contacts à Londres, etc.¹²¹⁵. » Mais les « territorialités multiples » signifient surtout « la capacité concrète de se déplacer d'un territoire à un autre¹²¹⁶ ». Cette capacité de mobilité est un élément essentiel du pouvoir des pivots. Elle en est même constitutive, à tel point que Lamia Radi les définit comme des « migrants » : « (...) le « pivot » bouge continuellement et sur de longues distances. (...) il est toujours entre Londres, Zurich, Paris, Amman, Beyrouth, Ryad, Aden, Dubaï, etc.¹²¹⁷ », écrit-elle.

L'accent mis par Lamia Radi sur la capacité de mobilité me semble en effet essentiel pour caractériser le pouvoir de ceux qu'elle appelle les pivots. Tout d'abord, c'était bien ainsi qu'ils étaient définis, même par les membres de leur famille. Lorsque j'interrogeai, en 2005, 'Imâd al-Masrî sur son oncle Sabîh, et lui demandai où celui-ci habitait, il me répondit :

« Partout (*kul mahall*) ! Tous les deux jours tu le trouves à un endroit différent. C'est-à-dire un jour en Arabie Saoudite, un jour à Londres, à Amman... L'autre jour il est venu à la réunion de Paltel [la compagnie palestinienne de télécommunications] le matin, à Ramallah, et il est revenu dans l'après-midi... Ils ne se posent pas, ceux-là... (*mâ biq'odû, hadôl*)... Ils se posent dans l'avion¹²¹⁸ ! »

Le pouvoir de mobilité devint de plus, on l'a vu, un enjeu réellement capital dans le contexte de la fragmentation territoriale post-Oslo, et expliquait le rôle renouvelé du notable comme relais et parfois « protecteur »¹²¹⁹. Vincent Romani (à propos du monde académique palestinien) et Aude Signoles (pour les relations des municipalités avec les bailleurs de fonds extérieurs), ont montré que « la fragmentation et l'enclavement forcé des Territoires

¹²¹⁵ *Idem*, p. 279

¹²¹⁶ *Idem*, p. 287

¹²¹⁷ *Idem*, p. 289.

¹²¹⁸ Entretien avec 'Imâd al-Masrî, 2005.

¹²¹⁹ Voir *supra*, Deuxième partie.

palestiniens accompagne une relation directe de ces enclaves avec le reste du monde¹²²⁰ ». La famille constitue un des réseaux par lesquels se font ces relations directes, contournant, avec les ressources qui sont les siennes, les multiples contraintes de l'émiettement territorial palestinien. Les notables transfrontaliers, que Lamia Radi appelle aussi des « nomades », utilisaient leur pouvoir de mobilité afin de contourner, pour parler comme Blandine Destremau, « la sédentarisation imposée aux Palestiniens et (...) la fragmentation de leur espace en unités disjointes, et entre lesquelles les circulations sont de plus en plus difficiles¹²²¹ ».

Les pivots pouvaient faire profiter leurs proches restés à Naplouse de leurs avantages. En 2005, 'Imâd al-Masrî me raconta comment le pouvoir familial Masrî lui permettait de jouir d'une certaine mobilité, particulièrement appréciable en cette période de siège. Me parlant de son train de vie avant son mariage ('Imâd, en 2005, n'était marié que depuis deux ans), il me dit :

« Je voyageais tout le temps (...) prendre l'air (*shammet hawa*) ! J'allais en week-end... Mon frère Mâher était ministre, je montais avec lui dans la voiture, il n'y avait pas d'embêtement ni rien... (*lâ ghalabeh wala ishî*). On s'amusait bien¹²²²... »

Farûq Tûqân, de même, faisait profiter ses cousins Amîn et Ja'afar des coordinations qu'il organisait pour passer le pont Allenby. Les Palestiniens se rendant en Jordanie doivent en effet pour le franchir emprunter un bus depuis l'*istirâha* (littéralement « pause, détente » ou encore « antichambre » ou « salle d'attente ») de Jéricho. Il s'agit en l'occurrence d'une aire, parfois de détente – allusion au fait que snacks et boissons y sont disponibles – surtout d'attente (des sièges sont disposés en rang dans une salle climatisée en été). Celle-ci est particulièrement pénible en été, en raison du grand nombre de déplacements entre les deux rives du Jourdain en cette période de vacances des écoles. Amîn m'avait expliqué un jour qu'il ne passait jamais par l'*istirâha* lorsqu'il allait en Jordanie ou en revenait. « Je parle avec Farûq », m'avait-il dit. Du pont, c'était Harûn qui venait chercher Amîn, ou un chauffeur du bureau de taxi jérusalémite Nassâr Nassâr.

Les privilèges des pivots pouvaient, on l'a vu, alimenter la rancœur du tout-venant palestinien¹²²³ ; ils représentaient bel et bien, surtout dans le contexte du siège continu imposé aux habitants de Naplouse, des attributs de pouvoir.

¹²²⁰ Romani, V., 2009 (*à paraître*) « Coercition administrative et transactions identitaires dans les Territoires occupés », in al-Husseini, J., Signoles, A., (dir.), *Entre Etat-nation et diaspora. Les Palestiniens face à l'incertitude*, Karthala-IISMM.

¹²²¹ Destremau, B., 1997, *art. cit.*, p. 167.

¹²²² Entretien avec 'Imâd al-Masrî, 2005.

La « nationalité utile »

Si Farûq Tûqân, comme d'autres membres de l'élite transfrontalière palestinienne, pouvait ainsi aisément se rendre à Jérusalem et en Israël, mais aussi dans les pays d'Europe et du Golfe, c'était entre autres grâce à l'acquisition de ce que Lamia Radi appelle une « nationalité utile ». Utile certes, parce que « (...) le pays qui [la] délivre assure une protection réelle de ses ressortissants à l'étranger¹²²⁴ » ; utile, surtout, parce qu'elle rendait possible, précisément, leur mobilité conçue comme un pouvoir. Farûq Tûqân avait acquis la nationalité canadienne : quand il entrait en Israël, même par le pont Allenby, il utilisait non pas sa carte d'identité (*hawiyya*) palestinienne¹²²⁵, mais un visa sur son passeport canadien. Il pouvait ensuite se rendre sans difficulté en Israël et à Jérusalem. Il importe de rappeler ici que le fait d'acquérir une « nationalité utile » n'est pas réservé à une élite, mais représente une stratégie classiquement utilisée par les Palestiniens pour réduire, certes, l'enfermement qui leur est imposé, mais aussi et surtout pour contourner les difficultés croissantes à obtenir des visas (même de tourisme) dans des pays comme les Etats-Unis, les Etats Schengen, les pays du Golfe ; c'est du reste aussi le cas de ressortissants d'autres pays de la région comme les Libanais, les Syriens, les Egyptiens...

Posséder un passeport étranger est de plus, ainsi que le rappelle Sari Hanafi, une question de survie pour les Palestiniens réfugiés, qui leur permet un accès à des marchés du travail dont ils seraient sinon exclus¹²²⁶. Les travaux de Sari Hanafi ont d'ailleurs montré que l'utilisation de la « nationalité utile » fait partie des stratégies des entrepreneurs et hommes d'affaires palestiniens de la diaspora afin de maintenir une mobilité, substituant ainsi le « transnationalisme » et la multiplicité des lieux de résidence à l'absence de centralité et d'ancrages territoriaux¹²²⁷. C'est aussi le cas, *mutatis mutandis*, des pivots palestiniens de l'intérieur comme Farûq Tûqân ou Sabîh al-Masrî, qui possèdent la carte d'identité (*hawiyya*) palestinienne.

¹²²³ Voir *supra*, Deuxième partie, p. 310.

¹²²⁴ Radi L., 1997, *op. cit.*, p. 128.

¹²²⁵ Farûq et Ja'afar Tûqân étaient hors de Cisjordanie lors de l'occupation de 1967 ; ils n'auraient pas dû avoir de *hawiyya*. Ils en obtinrent une néanmoins par une faveur du ministre de la Défense israélien Moshe Dayan. C'est Ja'afar qui me raconta que Moshe Dayan était venu à l'enterrement de leur oncle Qadrî Tûqân, en 1971. Il leur expliqua qu'il respectait énormément Qadrî, et qu'il souhaitait faire quelque chose pour leur famille. Ja'afar Tûqân demanda alors l'obtention d'une *hawiyya*, pour lui et sa famille.

¹²²⁶ Hanafi, S., 2006, « Palestinian Refugees, Citizenship and the Nation-State », in De Bel-Air, F. (dir.), *Migration et politique au Proche-Orient*, Beyrouth, IFPO, p. 146.

¹²²⁷ Voir Hanafi, S., 2006, *art. cit.*, mais aussi 1997, *Entre Deux Mondes. Les hommes d'affaires palestiniens de la diaspora et la construction de l'entité palestinienne*, Le Caire, CEDEJ.

Rappelons que la possession d'un passeport « utile » ne permet toutefois pas au tout-venant, porteur d'une *hawiyya* palestinienne, la mobilité sur les territoires israélien et palestinien (sous contrôle israélien) : il y est considéré comme palestinien et doit utiliser sa *hawiyya*. C'est alors le statut d'homme d'affaires (impliquant un traitement de faveur de la part des Israéliens pour des raisons financières ou des relations) qui explique que des pivots puissent, à l'instar de Farûq Tûqân, ainsi jouer sur les deux tableaux : conserver leur *hawiyya*, en raison des sociétés qu'ils possèdent en Palestine, mais néanmoins utiliser leur passeport étranger (« utile ») pour passer la frontière et se déplacer en Israël.

2°) L'instrumentalisation du local

A. Un fonctionnement clientéliste

Lamia Radi a montré qu'une partie des ressources financières des pivots (une fortune qui leur vient de l'extérieur), est utilisée à établir et maintenir des liens clientélistes et de protection à l'échelle de leur ancrage local, généralement dans leur ville d'origine. C'est d'abord au niveau de sa propre famille que le pivot (que Lamia Radi appelle alors « dominant familial ») est en mesure d'accorder son aide à des membres plus défavorisés. Il le fait, par exemple, en finançant le *dîwân*. A Naplouse, on l'a vu, le *dîwân* comme espace de réception est tombé en relative désuétude. Il existe toujours bel et bien, mais sa fonction a été détournée : pour certaines familles (notamment la famille Masrî), il est utilisé comme institution chargée de régler les problèmes familiaux, et parfois de prendre en charge des branches plus pauvres. Lamia Radi, qui étudié la manière dont les *dîwân*-s familiaux sont instrumentalisés à l'intérieur des grandes familles palestiniennes de part et d'autre du Jourdain, les définit de la manière suivante :

(...) un rassemblement de personnes (...) de la même famille, qui se retrouvent régulièrement (...) pour discuter et régler les problèmes de la famille : les mariages, les décès, mais aussi pour trouver un emploi à un jeune qui vient d'achever ses études, pour mettre au pas un jeune « révolté » ou pour désigner un candidat qui représentera la famille à des élections¹²²⁸.

Le *dîwân* sert donc à régler toutes sortes de questions ayant trait aux membres de la famille, la plus importante étant l'accès à l'emploi (*tawzîf*). 'Imâd al-Masrî m'avait mentionné l'existence d'un « comité » (*lajna*) du *dîwân*, qui s'occupait de ce genre de choses.

¹²²⁸ Radi L., 1997, *op. cit.*, p. 205

D'après lui, les « grands » (*al-kbâr*) avaient la possibilité de faire travailler qui ils voulaient (à l'université, à la municipalité, etc.). Chaque branche de la famille était représentée au *dîwân*, et chaque membre Masrî était censé payer une cotisation d'un dinar par mois, de façon à créer un fonds utilisable en cas de besoin. Cependant, 'Imâd me dit dans un éclat de rire que personne ne payait le dinar mensuel de cotisation : l'essentiel de l'argent venait de « Munîb et Sabîh », les pivots familiaux.

En dehors des relations intra-familiales, l'action des pivots en faveur de leur ville d'origine s'oriente souvent vers le financement de fondations caritatives : Lamia Radi affirme que « tous ces hommes d'affaires financent des associations caritatives ou éducatives en Palestine¹²²⁹ ». L'une des initiatives de mécénat les plus répandues est l'octroi de bourses d'études. Il faut ici rappeler que le système universitaire palestinien (tout comme le jordanien) est conçu sur le modèle du système américain : chaque semestre d'études représente le cumul d'un certain nombre d'heures de crédit, payantes et très onéreuses. A l'université Al-Najâh de Naplouse, par exemple, le prix de l'heure de crédit varie entre 26 dinars (facultés de religion islamique (*shârî'a*), littérature et éducation) et 100 dinars pour la faculté de médecine. Plus le domaine est couru et prestigieux (comme les facultés de médecine, d'ingénierie ou de pharmacie), plus la moyenne requise au baccalauréat est élevée, et plus les études sont chères. Tous les ans, un certain nombre d'étudiants brillants (*mutafawiqîn* : littéralement « au-dessus du lot ») issus de familles dans le besoin, se trouvaient dans l'incapacité de poursuivre leurs études à l'université¹²³⁰, sans le recours au mécénat d'un pivot. Selon Lamia Radi, Sabîh al-Masrî distribuait soixante-dix bourses d'études par an à « de jeunes Palestiniens sans ressources et prometteurs¹²³¹ ». Farûq Tûqân prenait également en charge, tous les ans, les études à l'université d'étudiants qui avaient obtenu une brillante moyenne au baccalauréat (plus de 90 sur 100).

Lamia Radi définit la nature des relations maintenues par les pivots avec leur ancrage local comme une forme de clientélisme. De la sorte, ils peuvent à la fois manifester la permanence de cet ancrage dans la ville d'origine, et s'assurer une assise sociale et politique.

¹²²⁹ *Ibid.*, p. 134.

¹²³⁰ Il s'agit des familles correspondant à la « ligne de pauvreté moyenne », c'est-à-dire qui inclut les coûts de santé et d'éducation. La « ligne de pauvreté moyenne » s'oppose à la « ligne de pauvreté extrême », qui prend en compte les dépenses alimentaires et vestimentaires, et le logement. Ces catégories, issues du rapport sur la pauvreté en Palestine (Palestine Poverty Report, 1998, National Commission for Poverty Alleviation : Ministry of Planning and International Cooperation (en arabe)) sont citées par Majdi al-Malki (al-Malki, M., 2001, « Le système de soutien social informel et les relations de néo-patrimonialisme en Palestine », *Les Annales de l'Autre Islam* n°8, « La Palestine en transition », numéro coordonné par N. Picaudou, p. 174).

¹²³¹ Radi, L., 1997, *op. cit.*, p. 283, note 327.

Selon elle, le clientélisme prend généralement deux formes : des fondations qui dispensent des fonds pour la construction d'écoles, de bibliothèques, de dispensaires, de mosquées ; d'autre part des entreprises installées majoritairement dans le lieu d'origine de son propriétaire et employant la main d'œuvre locale¹²³². Si je reprends, essentiellement par commodité, le terme de clientélisme, celui de « mécénat » me semble néanmoins plus approprié aux relations entretenues par les pivots avec les bénéficiaires d'aides financières, notamment de bourses d'études. En effet, il rend compte du fait que le caractère de réciprocité de la relation n'est pas immédiatement et simplement identifiable. La question de savoir comment le mécène était, par les obligés, « payé » de retour, nous emmènerait sur un tout autre terrain que celui de mon enquête. Ainsi, il ne s'agira pas dans les lignes qui suivent de discuter l'économie générale de ce système clientéliste, ce qui dépasserait du reste largement le cadre de ma recherche : je me contente de l'aborder à partir de l'une des pièces du système, à savoir la *wasta* représentée par Diana. C'était elle en effet qui assurait les relations personnelles avec les « obligés » de Farûq Tûqân ; c'était du reste la piste qui m'était la plus accessible.

Dans la deuxième partie de ce travail, je me suis intéressée au mécanisme de la *wasta* comme assurant une fonction de communication : un requérant peut atteindre tel ou tel centre de pouvoir par l'intermédiaire (*wasta*) d'une personne plus proche. La sociologie du clientélisme distingue classiquement les « patrons » des « courtiers », intermédiaires ou médiateurs¹²³³. C'est bien ce que suggère le terme arabe de *wasta* : une intermédiation permettant de mettre en relation deux parties qui ne sont pas en contact. Une caractéristique des relations entretenues par Farûq Tûqân avec ses « obligés », en effet, est qu'à la différence de celles d'Amîn Tûqân avec les « quémandeurs » qui venaient le trouver à la savonnerie¹²³⁴, elles n'étaient pas personnelles : les familles d'étudiants, par exemple, devaient établir une demande suivant une procédure quasiment institutionnalisée, en passant par des intermédiaires sur place. Cette intermédiation (*wasta*) était assurée par ceux que Lamia Radi appelle des « sédentaires¹²³⁵ » : ce pouvaient être des membres de sa famille, ou encore un *staff* (ou les deux). Entre Farûq Tûqân et les bénéficiaires de bourses d'études, c'était Diana qui jouait les intermédiaires. Avec ces derniers, les pivots entretenaient, de fait, une relation (personnelle ou non) de protection : ils pouvaient accorder des faveurs à tel ou tel membre de

¹²³² *Ibid.*, p. 358.

¹²³³ Voir par exemple Médard, J-F., 1976, « Le rapport de clientèle : du phénomène social à l'analyse politique », *Revue Française de Science Politique*, n° 1, vol. 26, Paris, p. 113.

¹²³⁴ Voir *supra*, Deuxième partie, « La *wasta* d'Amîn Tûqân », p. 303.

¹²³⁵ J'y reviens *infra*.

la famille, ou à l'un de leurs employés. C'était le cas pour Diana, « protégée » de la famille Tûqân.

Sans viser à l'exhaustivité dans la description ou l'analyse de la *wasta* de Diana, je propose ici, plus simplement et plus modestement, de donner un exemple de la manière dont les relations avec la ville d'origine, pour le pivot qu'était Farûq Tûqân, se déployaient au niveau micro-local.

B. La wasta de Diana (2)

A Naplouse, la « vitamine W » (*vîtamîn waw* : c'est ainsi que Diana appelait la *wasta*) se révélait, pour certains, indispensable pour l'accès à des ressources comme l'emploi ou l'université. Amîn Tûqân dans sa savonnerie, on l'a vu, pouvait parfois jouer le rôle de *wasta* pour atteindre un centre de pouvoir. Après l'attaque d'Amîn, Diana (dont on a vu qu'elle était très appréciée, parfois « courtisée » par les ouvriers de la savonnerie Tûqân) se révéla une *wasta* efficace pour atteindre le *big boss* de l'entreprise. Abû Amjad lui-même devait parfois y avoir recours : Diana m'avait déclaré un jour : « En ce moment Abû Amjad est obligé d'être très gentil avec moi parce qu'il veut des choses, en particulier avec Abû Khalîl... ». Cette position s'était du reste confirmée, on l'a vu, à l'occasion de ma prise de rendez-vous avec Farûq Tûqân.

Je rendais fréquemment visite à Diana dans les bureaux de la société Hâfez wa 'Abd al-Fattâh Tûqân. Pendant l'été, elle était particulièrement occupée avec des étudiants ou futurs étudiants venus solliciter des financements. En 2005, au mois d'août, le téléphone sonnait constamment dans le bureau de Diana. Elle m'avait expliqué : « Beaucoup de gens ne peuvent pas payer leurs inscriptions à l'université ; Mister Tûqân en aide quelques-uns ». En juillet 2007, je trouvai un matin trois femmes assises au bureau de Diana, toutes trois voilées et habillées de manteaux. Elle me les présenta : Um Akram, sa fille et une amie de la fille. Je compris au cours de la discussion qu'elles étaient du village de Beta (à l'Est de Naplouse). Elles étaient là, manifestement, pour solliciter l'aide de Diana. Après leur départ, Diana m'expliqua que c'étaient « des gens très simples », mais dont les enfants étaient « très forts à l'école ».

Autre scène au bureau de Diana, début août :

Diana est très fatiguée ; elle me dit qu'elle reçoit tout le temps des visites de personnes qui veulent une *wasta* pour leurs enfants, et qu'aujourd'hui elle n'est vraiment pas d'humeur.

Justement, la sonnette retentit. Une corpulente femme voilée entre dans le bureau, Diana la fait asseoir en face d'elle : sa fille a réussi le baccalauréat, et a obtenu 91,8 sur 100 de moyenne. Diana enregistre l'identité de la jeune fille, afin d'en parler avec Abû Khalîl. J'apprends que celui-ci finance les études d'environ vingt étudiants par an. Diana étudie les cas pour lui et les rassemble. Ils choisissent en général ceux qui ont la meilleure moyenne, et qui sont le plus dans le besoin. Souvent, ce sont des gens qu'elle ne connaît même pas, mais « on leur a dit » qu'ils pouvaient obtenir des aides. « *Harâm* (c'est pitié), que ces gens-là ne puissent pas étudier » me dit-elle.

Le système de bourses d'études à des jeunes en difficultés fonctionnait, ainsi, selon le mode du bouche-à-oreille. Tous les ans, Diana se chargeait de recevoir les familles, puis d'effectuer une première sélection des heureux(ses) élu(e)s. C'était également elle qui suivait ensuite les dossiers pour décider du renouvellement ou non de la bourse. Mais ce n'était pas uniquement pour les étudiants que Diana assurait le rôle de *wasta*. Outre la sélection des dossiers de bourse, elle était fréquemment sollicitée par des gens qui souhaitaient l'aide d'Abû Khalîl pour obtenir un emploi.

Tandis que je lui tenais compagnie dans son bureau, Diana se plaignait souvent de ce rôle de représentation qu'elle avait à jouer. « Les gens ne me laissent même pas le choix de dire si je veux les recevoir ou pas, *khalas*, je dois les recevoir ». Un matin, le téléphone sonna : c'était « Abû Râmî » qui annonçait son arrivée au bureau. A ma question sur son identité, Diana répondit, avec un rien d'humeur :

« C'est quelqu'un qui veut un travail pour son fils, bien sûr. Les gens s'imaginent que s'ils me demandent de l'aide, hop, je presse un bouton et Abû Khalîl va leur trouver quelque chose... »

Abû Râmî arriva avec un de ses amis. Ils s'assirent devant le bureau de Diana, et Abû Râmî demanda où en étaient les choses, ajoutant qu'il cherchait également un emploi pour son autre fils dans les Emirats. Diana lui répondit : « Inshâ Allah [si Dieu veut]¹²³⁶ », sans plus de précisions. Elle lui posa quelques questions, puis elle répéta : « Inshâ Allah ». « Je ne réussis vraiment pas à être plus gentille que cela » me dit-elle une fois qu'ils furent partis. « Je devrais sans doute être moins sèche, mais je ne peux rien faire de plus, vraiment ». Elle m'expliqua que c'était son frère Fâdî qui avait dit à cet homme qu'elle était employée chez Farûq Tûqân. Elle se montrait irritée que son frère se vante de cela, ajoutant qu'elle-même ne parlait jamais d'Abû Khalîl. S'appuyant ainsi sur Diana pour choisir les bénéficiaires de

¹²³⁶ « Inshâ Allah » est une expression continuellement utilisée dans le monde musulman. L'évocation de la volonté divine accompagne toute formulation et expression au futur, sous-entendant que cela ne pourra arriver que suivant cette volonté. L'expression est passée dans le langage courant, si bien qu'il ne faut pas nécessairement y voir l'expression d'une religiosité particulière.

bourses et suivre les dossiers, Farûq Tûqân manifestait la confiance qu'il lui accordait. On a d'ailleurs vu que c'était également elle qui tenait son agenda personnel à Naplouse.

Il me semble utile d'ouvrir ici une brève parenthèse sur ma relation avec Diana. Elle fut, le lecteur l'aura compris, mon interlocutrice privilégiée tout au long de l'enquête. Même si elle et moi étions, à de nombreux égards, très proches, cette relation demeura néanmoins, jusqu'au bout si j'ose dire, teintée d'ambiguïté. Diana me fut d'une aide précieuse, notamment pour atteindre Farûq Tûqân (qui m'aida dans la constitution de la généalogie familiale) mais également pour avoir des documents à la chambre de commerce, ou encore obtenir d'Abû Amjad qu'il me fournisse des chiffres ou une copie du « dossier de qualité », par exemple. Nous étions aussi de véritables amies, qui se fréquentaient pour se raconter soucis du quotidien et peines de cœur. Chacune d'entre nous y trouvait son compte : mon statut d'étrangère, qui n'avait pas encore d'enfants et de responsabilités familiales, me mettait en décalage avec la plupart des jeunes femmes de mon âge à Naplouse ; quant à Diana, je l'ai déjà mentionné, elle jouissait d'une personnalité atypique, et « détonnait », si l'on peut dire, dans le conservatisme de la petite ville, au point qu'elle était souvent prise pour une *ajnabiyya* (étrangère), ou encore pour une habitante de Ramallah. Elle se plaignait elle-même souvent de la mentalité « arriérée », comme elle disait, des Nâbulsis : par exemple, le fait qu'un passant lui avait un jour ostensiblement donné 10 shekels dans la rue pour « s'acheter un voile ». Une anecdote, datant du jour où nous nous allâmes ensemble en taxi au checkpoint de Huwwara pour rendre visite à Amîn, est à cet égard révélatrice :

Le chauffeur du taxi veut prendre 15 shekels [environ 3 euros] pour la course (depuis le Dawwâr jusqu'au checkpoint). Diana proteste : cela ne coûte que 10 shekels. Le chauffeur tente de discuter : « La vie est devenue chère » « Oui, chère pour tout le monde, pas seulement pour toi », réplique Diana. Finalement il lui rend 5 shekels en lui disant que c'est bien parce qu'il ne veut pas la fâcher. Puis il lui demande « Tu es de Ramallah ? » « Non, de Naplouse » répond-elle sèchement (...).

Quand nous descendons du taxi et marchons vers le barrage, Diana me dit : « Vraiment les gens de Naplouse sont des arriérés (*mitkhallifin*). Dès qu'ils pensent que nous ne sommes pas d'ici, ils essaient de prendre plus d'argent. Ça m'arrive tout le temps ».

Je plaisante : « C'est ta faute aussi, tu n'as qu'à t'habiller comme les gens de Naplouse », allusion au fait qu'elle n'est pas voilée et est habillée en jean avec un T-shirt moulant. J'essaie d'argumenter : « Non, ils ne sont pas arriérés, c'est la pression qui les rend fous... »

« Si, c'est de l'arriération (*takhalluf*) », réplique Diana. « Dès que tu n'es pas voilée... ou que tu portes un pantalon serré... Tout le monde fait des commentaires. Ce n'était pas comme ça avant ! ». Elle me raconte une anecdote : « L'autre jour je suis allée au *muntaza* [jardin public] avec mes sœurs et je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai mis une jupe, comme ça avec des sandales... Vraiment je ne comprenais pas pourquoi tout le monde levait soudain la

tête ! Mon amie m'a dit qu'elle a entendu « C'est qui cette folle qui passe » et j'ai compris que c'était moi... »

Ça me fait bien rire, je trouve moi aussi que c'est une idée saugrenue de mettre une jupe courte pour aller au *muntaza*¹²³⁷ !

Il était clair que Diana pouvait me dire des choses qu'elle ne pouvait confier à personne d'autre. D'un autre côté, je l'ai dit, Diana « disparaissait » parfois de manière inexplicable, me laissant sans nouvelles et sans répondre au téléphone. Si l'étendue de certaines de ses confidences pouvait parfois me gêner, elle restait en revanche très discrète sur la nature exacte de son travail pour la famille Tûqân.

Diana était issue d'une famille de dix enfants, et elle avait perdu son père très jeune. Depuis qu'elle avait été embauchée par la famille Tûqân, elle était le soutien financier de ses petites sœurs (elle avait financé l'université pour deux d'entre elles) tout en continuant ses propres études à l'université ouverte Al-Quds de Naplouse. Elle était véritablement protégée de la famille Tûqân, pour laquelle elle travaillait depuis qu'elle avait vingt ans. Au début de mon enquête, elle m'avait dit que son salaire n'était pas vraiment élevé, et que l'essentiel de ses ressources venait de ses actions en bourse. C'était Abû Khalîl, rappelons-le, qui lui avait avancé l'argent de ses premiers investissements. A Amman, du reste, lorsque je rencontrai en 2007 le frère d'Amîn, Wâ'êl Tûqân, il me dit de Diana : « C'est comme une fille de la famille (*zayy bint al-'â'ila*) », louant son « honnêteté » et sa « fidélité ».

Il n'était sans doute pas innocent que ce rôle de *wasta* fût assumé par Diana, même si je ne pus jamais réellement démêler les raisons qui faisaient d'elle une personne-clé dans le *staff* et le réseau local de Farûq Tûqân, un « courtier » ou intermédiaire efficace pour atteindre le *big boss*. Diana, je l'ai dit, parlait très peu de son rôle exact au sein de la famille Tûqân, et c'est aussi pour cela que, malgré la proximité croissante de nos relations (qui se renforça encore, on va le voir, à l'occasion de la deuxième attaque d'Amîn), je ne compris que bien tard l'importance de sa place. Malgré le relatif mystère qui entourait son activité, on peut néanmoins avancer quelques éléments d'interprétation. Célibataire, volontaire, dotée d'un caractère fort, c'était sans doute précisément cette personnalité atypique qui la rendait apte à devenir la personne de confiance de Farûq. Elle était la seule femme dans un univers d'hommes, ce qui, aussi surprenant que cela puisse apparaître au premier abord, en faisait une interlocutrice idéale pour les nombreux entretiens qu'elle avait à assurer avec les familles. Sa situation familiale et financière faisaient d'elle « l'obligée » de Farûq et de la famille Tûqân ;

¹²³⁷ Extrait du journal de terrain, juillet 2007.

réciroquement, elle assurait un rôle là où on ne l'aurait pas nécessairement attendue ; ce qui est bien le propre, précisément, des personnes de confiance. Le fait que je ne pus jamais la faire « parler » très avant sur la nature exacte de ses relations avec Farûq Tûqân, ainsi que celle des *gifts* (comme elle disait) dont elle profitait parfois, était du reste, sans doute, tout simplement, l'expression de sa loyauté envers la famille.

C. Des « sédentaires » sur place : le staff de Farûq Tûqân

Dans la mise en œuvre du pouvoir de Farûq Tûqân s'articulaient, on l'a vu, des prérogatives issues de son statut d'homme affaire international, et l'utilisation (voire l'instrumentalisation) d'une appartenance ancrée dans la (micro)localité. C'est ce qu'a montré, en ce qui concerne le pouvoir de mobilité, le dispositif mis en place pour Amîn : Farûq utilisait, pour gérer la distance qui le séparait de Naplouse, la capacité de mobilité des Samaritains. On a vu que les relations avec les Samaritains font partie des piliers de la notabilité locale à Naplouse¹²³⁸ : c'étaient les liens existant de longue date entre familles anciennement citadines, ainsi qu'une caractéristique très particulière d'une des minorités de la population de Naplouse que Farûq Tûqân instrumentalisait ainsi, attestant de sa connaissance intime des ressorts de la citadinité nâbulsié. Seul Harûn (en tant que Samaritain, mais aussi d'ami d'Amîn) pouvait en effet remplir le rôle, assigné par Farûq, d'assurer une liaison quotidienne et de servir de messenger entre Naplouse et Hertzliyya. Abû Khalîl lui-même se déplaçait quasiment exclusivement dans la voiture de Harûn, cultivant ainsi les liens qui liaient entre elles les familles d'anciens citadins. A Naplouse, le pouvoir de Farûq Tûqân était donc solidement ancré dans ce réseau local que Lamia Radi qualifie de « sédentaire », c'est-à-dire les personnes qui, sur place, ont les moyens ou le pouvoir de régler les problèmes quotidiens qui se posent aux affaires du « migrant » ; ce sont également eux qui servent d'intermédiaires avec les « demandeurs ». « Dans le cas des hommes d'affaires, archétype du migrant », écrit-elle, « ils font appel à des notables traditionnels¹²³⁹ ». Ces sédentaires étaient le plus souvent représentés, pour parler comme Lamia Radi, par les « notables au niveau local ». Pour reprendre les hypothèses formulées en deuxième partie, il s'agit en substance des membres de la famille restés à Naplouse¹²⁴⁰.

¹²³⁸ Voir *supra*, Deuxième partie, « Un notable à l'ancienne ? », p. 300-301.

¹²³⁹ Radi, L., 1997, *op. cit.*, p. 290.

¹²⁴⁰ Voir *supra*, conclusion de la deuxième partie.

Pour ces derniers, le pouvoir était bel et bien présenté comme « familial » : ‘Imâd al-Masrî, dans notre entretien en 2005, avait cherché à donner de sa famille une image à la fois prestigieuse (notamment au niveau politique, à travers les postes occupés par ses frères et oncles¹²⁴¹), et généreuse, celle d’une famille « au service de la ville ». Lorsque je lui avais demandé quelles étaient les « affaires » de la famille Masrî, il avait insisté, plutôt que de s’attarder sur les investissements de son oncle Sabîh¹²⁴², sur le rôle de protection, de redistribution et de travaux publics que jouait la famille Masrî, notamment à travers la mise en place d’associations caritatives (par exemple la fondation du martyr Zâfer al-Masrî, qui offrait des bourses aux étudiants afin qu’ils puissent poursuivre leurs études à l’étranger). « C’est ça le travail de la famille Masrî : elle travaille pour la ville (« *‘am tishtghil lal-balad* »), m’avait-il assuré.

L’ancrage local du pivot peut donc être vu comme la manière de s’assurer un réseau de clients, mais aussi de redistribution des richesses par un patron. Son pouvoir financier servait également à renforcer pouvoir et prestige de la famille au niveau local. Remplissant son « devoir » envers les membres de sa famille restés en Palestine, le pivot tirait réciproquement profit de ces réseaux locaux qui « lui assurent origine, (...) capital symbolique », et précisément, « possibilité de maintenir un réseau »¹²⁴³. Pouvoir issu du niveau local et pouvoir du pivot marchaient de pair, comme éléments d’un système où influence locale et pouvoir financier issu de la sphère internationale se nourrissaient l’un l’autre.

Au sein de la famille Tûqân, le réseau de « sédentaires » était essentiellement organisé autour d’Amîn et de la savonnerie. A la suite de l’attaque d’Amîn, il n’était plus représenté que par ceux qui constituaient, pour reprendre le terme utilisé par Diana, le « *staff* local » de Farûq Tûqân. A Naplouse, Abû Amjad s’occupait de la gestion quotidienne des sociétés Tûqân. Harûn rendait possible les déplacements de l’homme d’affaire, en lui mettant sa voiture à disposition. Husâm Qadh s’occupait de renouveler les permis (*tasrîh*) en temps et heure. Diana faisait office de secrétaire personnelle : c’est par sa *wasta* qu’Abû Khalîl développait et entretenait les liens de protection et d’aide financière qui prenaient la forme,

¹²⁴¹ Rappelons que Zâfer et Hikmat al-Masrî avaient eu des rôles politiques importants dans la vie publique de Naplouse et l’OLP. Tâher al-Masrî, frère de ‘Imâd, fut premier ministre de Jordanie de juin à novembre 1991. Son autre frère Mâher fut ministre de l’Economie de l’Autorité palestinienne de 1996 à 2002 (voir annexe 7, « Quelques personnalités nâbulsiés », p. 587).

¹²⁴² Lorsque j’avais demandé à ‘Imâd quel était exactement le travail de Sabîh, il avait préféré botter en touche, me disant : « On ne sait pas très bien ! Il travaille... quelque chose de très grand (*ishî kbîr*)! ».

¹²⁴³ Destremau, B., 1997, *art. cit.*, p. 170.

classique à Naplouse, du mécénat. Tous étaient employés et salariés de Farûq Tûqân ; ils bénéficiaient, cependant, de faveurs ou de protection, comme le montre l'exemple de Diana.

Dans les chapitres précédents, on a vu que la famille Tûqân, qui appartenait (tout comme la famille Nimr) à l'ancienne élite nâbulsiê, est encore à l'heure actuelle très respectée en ville. Cette reconnaissance et ce respect tenaient, pour beaucoup, au prestige de personnalités de la famille, politiques ou littéraires, aujourd'hui décédées (Qadrî Tûqân, Fadwâ Tûqân, Ibrahîm Tûqân, plus récemment Hâfez Tûqân, ancien maire de la ville¹²⁴⁴). Aujourd'hui, on a vu qu'elle n'a plus de rôle politique, et que son centre de gravité économique s'est déplacé de Naplouse vers Amman. A travers mon entretien avec Farûq Tûqân, j'ai défini ce dernier comme un *insider/outsider*, dans une position charnière par rapport à son appartenance locale. Amîn Tûqân, on l'a vu, possédait un prestige issu de son nom, mais aussi de son visage et de sa prestance, qui jouait sur la familiarité et la proximité de liens tissés au jour le jour. Il était facilement accessible, et chaque personne recherchant sa *wasta* savait où le trouver. Plutôt que d'instrumentaliser un réseau de clientèle, il correspondait assez bien au modèle (certes légèrement polémique) du patron obligé par ses clients décrit par Gérard Lenclud¹²⁴⁵ : il rendait des services, ce qui faisait partie de ses prérogatives en tant que notable « au niveau local », empiétant souvent sur son travail. Le prestige de Farûq Tûqân, au contraire, provenait non de sa présence, mais d'une sorte d'aura entretenue autour de sa personne. Il fallait, pour l'atteindre, des intermédiaires. Cependant, de par la présence de son *staff* local, et de ses réseaux soigneusement entretenus et immédiatement mobilisables, Farûq Tûqân était toujours présent à Naplouse, quand bien même il n'y était, en personne, que très rarement. C'est à cet homme d'affaire « présent-absent », caractérisé, entre autres, par son nomadisme, que revenait, quasiment entièrement, le pouvoir de décision des affaires familiales. Il garantissait une fonction d'articulation entre les enclaves palestiniennes et le « reste du monde », assurant lui-même, à une échelle supérieure, un rôle de *wasta* (intermédiaire). Son extrême mobilité, bien loin de signifier un quelconque déracinement, n'était au contraire possible que grâce à un ancrage local efficace, qui loin de contredire la logique de profit, venait la renforcer. Si elle ne s'opposait pas à l'ancrage local, cette logique engageait, cependant, recomposition et transformation du sens

¹²⁴⁴ Voir annexe 7 « Quelques personnalités nâbulsiês », p. 587.

¹²⁴⁵ Lenclud, G., 2001, « Le patronage politique. Du contexte aux raisons », in D. Albera, A. Blok et C. Bromberger (dir.), *L'anthropologie de la méditerranée*, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 277-306.

de ce qu'est la grande famille, sur la scène locale elle-même. J'y reviens plus bas, à la toute fin de cette partie.

Si les réseaux familiaux transfrontaliers, ceux de la famille Tûqân comme les autres, conservaient un fort ancrage local, élément de la légitimation et du fonctionnement de leur pouvoir, la famille Tûqân représentait cependant un cas limite : car avec le décès d'Amîn (et malgré la présence de son *staff*), c'était précisément cet ancrage familial local qui paraissait disparaître. Les circonstances qui entourèrent le décès d'Amîn Tûqân me firent en outre réaliser, avec une certaine brutalité, à quel point la famille Tûqân semblait déjà considérée, sur la scène locale de Naplouse, comme un *turâth*, « vestige du passé en danger de disparition¹²⁴⁶ ». C'est ce que nous allons voir maintenant, à travers le récit de la manière dont le réseau local et régional d'Abû Khalîl se mobilisa quand la famille fut prise au dépourvu par la crise cardiaque d'Amîn, en août 2007.

¹²⁴⁶ Aubin-Boltanski, E., 2007, *op. cit.*, p. 162.

Epilogue. Un deuil dans la « vie » de la savonnerie : le décès d'Amîn Tûqân

Le 1^{er} août 2007, le lendemain de ma troisième visite à Hertzliyya, Amîn Tûqân fut frappé d'une crise cardiaque. Il mourut le 11 août, après dix jours passés dans le coma dans un hôpital de Tel Aviv. Durant cette courte période, je suivis jour par jour, quasiment heure par heure, l'évolution de son état, ainsi que les démarches effectuées par la famille (en l'occurrence, Farûq et Ja'afar Tûqân) pour faire face à la situation.

J'ai évoqué à plusieurs reprises, au cours de ce travail, les biais introduits par ma présence comme observatrice et interlocutrice dans le petit monde de la savonnerie. J'ai également mentionné le manque de distance et d'objectivité que mon implication affective a pu occasionner dans mon enquête. Cette implication s'était, déjà, manifestée avec une acuité particulière après l'attaque cérébrale d'Amîn ; j'ai tenté d'en rendre compte de mon mieux, de manière à nuancer, le plus honnêtement possible, ma description des transformations de la savonnerie « sans Amîn ». Il me faut, à l'occasion du récit de sa mort, renouveler ces mises en garde. Mon implication dans ce pénible épisode fut affectivement douloureuse, et cela pour une double raison. Je réalisai tout d'abord à quel point je m'étais, pendant ma période d'enquête, attachée à Amîn Tûqân. De plus, Farûq Tûqân décida de tenir secrète, dans un premier temps, la crise cardiaque d'Amîn, tant qu'il ne s'était pas assuré personnellement de son état. Diana me recommanda explicitement de « n'en parler à personne ». Pendant quelques jours, je fus donc l'une des seules personnes au courant à Naplouse (avec Harûn et Abû Amjad) de l'état de santé critique d'Amîn Tûqân.

Etant donnée la tristesse que me causa l'infarctus d'Amîn, ainsi que la situation de secret à laquelle j'étais forcée, le fait de prendre des notes, de faire en somme « du terrain » à partir de la maladie d'Amîn se révéla particulièrement pénible, et me posa un problème d'ordre éthique. Avais-je le droit d'instrumentaliser de la sorte un événement humainement tragique pour les hypothétiques besoins de la « science » ? La question n'appelle pas de réponse simple ; sur le moment, je me contentai de noter, sans décider de ce que j'en ferais ensuite. Si je pris le parti, finalement, de raconter l'épisode, c'est tout d'abord parce qu'il a été intimement lié à la manière dont j'ai conduit, et vécu, ma dernière séquence d'enquête : il en est littéralement l'épisode conclusif, puisque je quittai Naplouse dans la nuit du 14 au 15 août 2007, trois jours après l'annonce du décès d'Amîn Tûqân. Il se présentait, presque de lui-même, comme une invitation à jeter un regard rétrospectif sur tout son déroulement : en ce sens, la manière dont j'ai conduit (et vécu) mon enquête peut être vue comme une séquence

de vie, qui s'acheva avec la mort d'Amîn Tûqân. Si celle-ci signa donc la fin de l'enquête, il convient cependant de ne pas la voir comme la fin de ce que j'ai appelé la « vie » de la savonnerie¹²⁴⁷. Elle représente une rupture, déjà amorcée, de fait, par sa maladie. La deuxième raison qui me poussa à décrire, à titre d'épilogue, cette séquence de vie, est le fait que la mort d'Amîn raviva (on pourrait presque dire « précipita ») un sentiment dont j'ai déjà parlé dans la deuxième partie, qui est celui de « fin d'une époque ».

Avant de revenir sur ces thèmes, il me faut tout d'abord raconter comment la famille se mobilisa pour faire face, en un laps de temps très court, à la crise cardiaque d'Amîn. Dans les pages qui suivent, et avant de tenter d'en tirer quelques éléments d'analyse, j'ai pris le parti de livrer un récit très factuel, au plus près des notes que je consignais sur le moment, de la manière dont j'ai vécu l'événement aux côtés de Diana. Cette forme d'objectivation m'a semblé la façon la plus honnête possible de ne pas gommer la forte charge émotionnelle qui accompagna mes deux dernières semaines d'enquête, et qui est partie prenante incontournable de ma perception de l'événement. C'est cet aspect émotionnel qui m'empêche encore, au moment où j'écris ces lignes, de prendre suffisamment de recul pour en livrer une analyse distanciée. Ce parti pris permettra aussi au lecteur, je l'espère, une plus grande liberté pour juger par lui-même du biais que mon implication personnelle a pu introduire dans l'exposé.

1. La crise cardiaque d'Amîn

Comme je l'ai dit plus haut, c'est en vivant l'événement aux côtés de Diana que je suivis en détails l'évolution de l'état d'Amîn, depuis son attaque cardiaque jusqu'à sa mort. Le 31 juillet 2007, nous nous étions mises d'accord, Diana et moi, pour aller ensemble rendre visite à Amîn à Hertzliyya. Diana devait, le lendemain, aller voir son frère emprisonné à Megiddo (elle était la seule de la famille à obtenir des permis pour lui rendre visite en prison). La visite à Amîn était aussi pour elle l'occasion de faire une sortie de détente en bord de mer, avant cette journée qui promettait d'être longue et pénible¹²⁴⁸.

¹²⁴⁷ J'ai du reste signalé, dans l'introduction de cette quatrième partie, que je tente précisément de m'écarter de ce genre de lecture téléologique.

¹²⁴⁸ Les Palestiniens peuvent être arrêtés pour « raisons administratives », c'est-à-dire dès lors que l'armée considère que la personne représente un danger potentiel pour « la sécurité d'Israël » - de fait, donc, de manière souvent totalement arbitraire. La détention pour raisons administratives ne connaît pas de délais : la personne peut rester emprisonnée pendant de longues périodes avant d'être jugée. La famille du détenu a le droit de lui rendre visite, mais doit pour cela obtenir un permis d'entrée en Israël. Les visiteurs prennent à l'aller et au retour

A Hertzliyya, Amîn avait plaisanté comme à son habitude pendant le déjeuner : il nous raconta qu'en 2004, lorsque son cousin Ja'afar avait construit la tombe de Yasser Arafat à Ramallah, il lui avait dit de ne pas oublier de mettre une grosse pierre dessus : « Des fois qu'il reviendrait ! ». La boutade était révélatrice de l'antagonisme ancien entre grandes familles de l'élite citadine palestinienne de l'intérieur et l'Autorité palestinienne. Amîn insista ensuite pour que nous allions faire un tour au Mall, afin que Diana se change les idées. Nous l'avions pourtant trouvé assez fatigué ; Diana, sur le chemin du retour, m'avait confié ses inquiétudes, trouvant sa transpiration anormale.

Le surlendemain, lorsque je me rendis à la savonnerie Tûqân, Diana était au téléphone dans le bureau. Elle semblait de très mauvaise humeur. J'attribuai tout d'abord sa mauvaise mine à la fatigue et la déception de son voyage de la veille : à ma question pour savoir comment cela s'était passé, elle me répondit en effet : « Très mal ! Il faisait très chaud, le bus plein, des enfants qui crient... et au final je n'ai pas pu voir mon frère ; j'ai fait toute cette route pour rien ». Un peu plus tard, Harûn entra dans le bureau sans me saluer, lui aussi l'air de méchante humeur. Je compris qu'il partait voir Amîn. « Je veux venir avec toi », lui dit Diana. Harûn commença par refuser, le ton monta. Me sentant en trop, je m'éclipsai, en faisant signe à Diana que j'allais lui rendre visite un peu plus tard dans la journée. Je passai donc en fin de matinée au bureau de la société. Diana m'annonça immédiatement la nouvelle : Amîn avait eu une attaque cardiaque, et avait été transféré, dans le coma, à l'unité de soins intensifs d'un grand hôpital de Tel Aviv. Les espoirs étaient faibles. Diana, inconsolable, me rappela à quel point, l'avant-veille, nous avions trouvé Amîn fatigué. Maintenant, me dit-elle, « Abû Khalîl exige le plus grand secret » : même Nabîha et Nazîha, les sœurs d'Amîn, n'étaient pas au courant. Elle partit sur le champ avec Harûn à Tel Aviv, en me promettant des nouvelles.

Le lendemain, c'était vendredi, jour de congé. Diana m'appela vers 10h du matin, pour me dire qu'Amîn était toujours dans le coma. Elle espérait aller le voir le samedi, si elle pouvait trouver un taxi : Harûn en effet ne travaillait pas ce jour-là¹²⁴⁹. Je proposai d'appeler un taxi à plaques jaunes (israéliennes) d'un bureau de Jérusalem, et de l'accompagner.

des bus spéciaux, affrétés par le ministère des Affaires des prisonniers (*shu'ûn al-'asra*). En été, les journées de visite sont particulièrement pénibles à cause de la chaleur.

¹²⁴⁹ Le samedi (*shabbat*), jour chômé par les Juifs, est également un jour de congé pour les Samaritains.

1°) La famille mobilisée

Le samedi matin, je retrouvai Diana dans son bureau. Le taxi nous prit derrière le checkpoint de Huwwara. Le chauffeur, originaire de Jérusalem-Est, ne connaissait manifestement pas la route d'Ariel, et nous empruntâmes un long détour pour nous rendre à Tel Aviv.

Pendant ce temps, Ja'afar et Farûq Tûqân se mettaient en route depuis Amman. En chemin, Diana m'expliqua qu'ils comptaient rester quelques jours en Cisjordanie pour voir comment la situation allait évoluer. Le frère d'Abû Khalîl, Sa'd, était un cardiologue réputé à Los Angeles, et ils voulaient se conformer à son jugement. Je demandai à Diana comment Abû Khalîl et Ja'afar allaient entrer en Israël ; c'est à cette occasion que j'appris que Farûq Tûqân avait la nationalité canadienne. Quant à Ja'afar, il n'avait pas eu le temps de faire un *tasrîh* (permis), mais avait emprunté, avec Abû Khalîl, un taxi du bureau Nassâr Nassâr à Jérusalem pour entrer en Israël.

Nous nous retrouvâmes tous dans la chambre d'Amîn à l'hôpital de Tel Aviv. Ce dernier était maintenant maintenu en vie artificiellement. Abû Khalîl et Ja'afar étaient accompagnés de Gady, un Israélien d'une cinquantaine d'années parlant parfaitement arabe. J'appris qu'il s'agissait d'un ancien administrateur civil de la Cisjordanie ; il était en outre le manager d'une grande société d'appareils de sécurité (alarmes, etc.), avec qui Abû Khalîl travaillait depuis longtemps. Les deux cousins entrèrent dans la chambre d'Amîn, restèrent quelques instants à le regarder, puis interrogèrent le médecin, qui leur donna, tant bien que mal, des informations en anglais. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Seule la pression sanguine était un peu meilleure, mais, comme le dit le médecin, il y avait très peu d'espoir qu'Amîn s'en sorte, à moins d'un miracle. La vue d'Amîn me causa un petit choc et je ne m'attardai pas dans la chambre ; j'assistai aux discussions dans la salle d'attente de l'hôpital. Le chauffeur de taxi, un Palestinien de Jérusalem, s'étonna du fait qu'Amîn soit ainsi resté aussi longtemps loin de tous, loin de Naplouse, sans voir sa famille. Farûq se justifia : « Ici ce sont les meilleurs soins qu'il a eus ». La question était maintenant de savoir si les dommages du cerveau étaient « réversibles ».

Lorsque Diana et moi signalâmes notre intention de rentrer à Naplouse, Abû Khalîl protesta : il voulait nous inviter à déjeuner. Plutôt que de rester à l'hôtel Sheraton de Jérusalem comme ils l'avaient initialement prévu, Farûq et Ja'afar avaient décidé de passer la

nuit à Naplouse ; ils pouvaient nous ramener dans leur taxi après le déjeuner. Nous nous rendîmes donc au restaurant Turquoise, celui-là même où j'étais allée avec Amîn lors de ma première visite à Hertzliyya. Gady avait effectué la réservation (nous étions samedi et le restaurant était plein), sa femme nous attendait à l'entrée du restaurant. Nous nous assîmes autour d'une table ronde. Avant toute chose, Abû Khalîl commanda une bouteille de vin blanc (« Sauvignon Yarden¹²⁵⁰ *very cold* ») ; seuls Nâfiz, le chauffeur de taxi, et Diana n'en buvaient pas.

Après le déjeuner, nous rentrâmes à Naplouse dans le taxi loué par Farûq Tûqân. Ja'afar, qui somnola pendant une partie du trajet et se réveilla une fois arrivé au checkpoint de Huwwara, regretta de ne pas avoir vu la fameuse route d'Ariel. Comme c'était samedi, Ja'afar et Farûq ne pouvaient pas passer par le checkpoint des Samaritains ; le taxi à plaques jaunes ne pouvait pas franchir le checkpoint de Huwwara¹²⁵¹ ; nous franchîmes donc le barrage à pied. Derrière le barrage nous attendait Husâm Qadh. Le lendemain, Ja'afar et Farûq devaient retourner à l'hôpital voir Amîn.

Dans la situation d'incertitude et de crise familiale créée par l'attaque cardiaque d'Amîn, c'était donc aux « grands » (*kbâr*) de la famille, c'est-à-dire à ses cousins Farûq et Ja'afar Tûqân, que revenait l'appréciation des décisions à prendre. Observer la manière dont l'épisode fut géré par Farûq Tûqân permet d'illustrer sa position de décideur des affaires familiales, et de mesurer l'étendue de ses réseaux : à travers le récit des quelques jours qui suivirent l'infarctus d'Amîn, on voit en effet ce réseau, local et régional, en action, depuis le *staff* à Naplouse jusqu'aux intermédiaires israéliens avec lesquels il avait des liens. A Naplouse par ailleurs, tant que l'état d'Amîn présentait encore quelque espoir, Abû Khalîl tenta de dissimuler la nouvelle ; un événement comme celui-ci ne pouvait pas, cependant, rester longtemps secret.

2°) Une impossible dissimulation

Le lendemain de notre visite à Tel Aviv, je descendis à la savonnerie Tûqân. Je croisai Abû Amjad au Dawwâr, qui me demanda tout de suite « *Kîf al-wada'* (comment est la

¹²⁵⁰ Il s'agit d'un cru israélien, situé dans les colonies du Golan.

¹²⁵¹ Les voitures israéliennes à plaques jaunes, tout comme les ressortissants israéliens n'ont pas le droit de pénétrer dans les zones A. A l'heure où j'écris ces lignes, les Palestiniens de nationalité israélienne peuvent se rendre dans les zones A, le samedi.

situation) ? » Je lui répondis que les espoirs étaient très faibles. « Entre, j'arrive tout de suite » me dit-il en désignant de la main la savonnerie.

J'entrai dans la pièce du bas, Harûn était installé derrière le meuble-bureau d'Amîn. Quand il m'aperçut, il me fit un signe impérieux de la main qui signifiait : « Approche-toi ». Je m'assis à côté de lui, il baissa la voix et me demanda : « A quelle heure êtes-vous rentrés hier ? » Je lui répondis « Vers 17 heures, 17 heures 30 ». « Et alors ? » Je ne sus pas quoi lui répondre; il le fit à ma place : « Il lui reste deux ou trois jours à vivre et puis *khalas*, c'est ça ? ». Je répondis que je ne savais pas, qu'il était impossible de faire des tests pour l'instant car Amîn prenait des sédatifs très puissants. Harûn se plongea un instant dans sa lecture, puis me dit : « Tu l'as vu dans ses derniers moments » ; il faisait allusion à notre visite à Hertzliyya avec Diana, la veille de son attaque. Je lui demandai s'il se rendait à Tel Aviv dans la journée, il acquiesça avant de sortir.

Shâher, m'ayant aperçue, me lança : « Je fais du thé ; ne t'en va pas ! ». Les ouvriers n'étaient manifestement toujours pas au courant de l'état de santé d'Amîn.

Je cherchai à m'occuper un peu en ville, puis je revins à la savonnerie Tûqân vers midi pour voir Abû Amjad. Il était installé au meuble-bureau d'Amîn. Il me posa deux ou trois questions (« A quelle heure êtes-vous rentrés hier ? As-tu vu Abû Khalîl et Ja'afar ? »), je lui demandai pour ma part si les ouvriers savaient. Il me répondit que c'était une erreur de cacher la nouvelle plus longtemps. « En plus, tous ses amis maintenant sont au courant, et viennent demander des nouvelles ». Il ne savait pas quoi leur répondre... Visiblement nerveux, il donnait des ordres à Sultân, s'énervait contre Diana qui ne téléphonait pas. D'après lui, tout le monde commençait à se douter de quelque chose.

Au bureau de la société, Diana me fit asseoir : elle m'expliqua que les nouvelles n'étaient pas meilleures. Ja'afar et Abû Khalîl avaient revu le médecin, qui leur avait dit que même si Amîn survivait, il resterait dans un état très critique, sans pouvoir parler ni bouger, sans même être conscient. Elle avait passé la matinée à s'occuper de changer les signatures pour les chèques, à la banque et pour le *hadaf*; elle ne comprenait pas, elle non plus, la décision d'Abû Khalîl de ne rien dire. « Tout le monde commence à être au courant, c'est Harûn qui raconte à tout le monde ; l'histoire s'est répandue par les Samaritains ».

Le téléphone sonna, c'était Fida', la sœur de Diana qui travaillait au *hadaf*. « Ça y est, Fida' est au courant, de toute façon tout le *hadaf* est au courant. C'est normal, car maintenant Salâh [al-Masrî, le directeur du *hadaf*] sait et il parle, il ne voit pas pourquoi il cacherait quoi que ce soit. En plus, on a changé les signatures des chèques, on ne peut plus dissimuler... », conclut-elle. Le résultat de la divulgation de la nouvelle ne se fit pas attendre ; le téléphone

sonna une nouvelle fois. J'entendis Diana dire : « De toute façon, ce n'est pas nous qui décidons, même pour cette somme là ou pour une autre... ». Elle raccrocha.

« Celle-là, elle est bien bonne. Tu sais ce que me dit Abû Amjad? Il me dit que le Hajj Salîm al-Kayâlî est venu demander si c'est vrai que nous allons vendre la savonnerie aux Ittisalât [la société de télécommunications palestiniennes]¹²⁵²! Il me dit : « S'ils donnent 12 millions [j'ignore de quelle monnaie], je la vends »... Tu imagines ? Pour qui se prend-il ? Comme si c'était à lui de décider ce que la savonnerie va devenir... Et Amîn qui n'est pas encore mort... ! »

Un peu éberluée, je lui demandai s'il y avait en effet des projets aussi précis de vendre la savonnerie. « Non, ce n'est pas exactement cela », me répondit Diana. Elle savait depuis un moment que la société de télécommunications Paltel cherchait des locaux pour faire un *showroom*, et qu'ils cherchaient dans le secteur du Dawwâr. « Mais je ne sais pas comment Abû Amjad se permet de dire des choses pareilles... ! » s'exclama-t-elle.

L'ébrulement de la nouvelle suscitait donc, immédiatement, des convoitises et des scénarios sur l'avenir de la savonnerie, tant celle-ci semblait liée à la personne d'Amîn Tûqân. La famille avait également peur du qu'en dira-t-on : face aux remarques faites par le chauffeur de taxis de Jérusalem, sur le fait qu'Amîn était ainsi laissé « seul » en Israël, Farûq Tûqân s'était senti obligé de se justifier. Lorsque nous nous rendîmes le lendemain une nouvelle fois à l'hôpital de Tel Aviv, un Samaritain (de Holon)¹²⁵³ passa voir Amîn ; cela rendit Farûq furieux. D'après ce que m'expliqua ensuite Diana, il craignait que ce dernier n'aille raconter « à tout le monde » qu'Amîn était abandonné tout seul à Tel Aviv... Une fois de plus, l'affaire risquait de s'ébruiter « par les Samaritains », réputés (en bons Nâbulisîs !) pour être amateurs de ragots.

Lorsque l'état de mort cérébrale fut constaté, pourtant, la famille cessa d'essayer de dissimuler. Dès le lendemain, les ouvriers de la savonnerie Tûqân étaient au courant de l'état d'Amîn.

Je descends voir Diana à la savonnerie, elle est dans le bureau avec Abû Amjad. Nous discutons d'Amîn : Farûq Tûqân a vu le neurologue qui a éteint les espoirs. Abû Khalîl Fatâyer entre dans le bureau et demande des nouvelles du *mu'allim*. Quand Diana lui dit qu'elles ne sont pas bonnes et qu'elle ne veut pas lui mentir, une intense tristesse s'étend sur

¹²⁵² Rappelons que al-Ittisalât al-filastiniyya (Palestinian Telecommunications, abrégé en Paltel) est l'unique compagnie de téléphonie fixe en Palestine. Elle est présidée par Sabîh al-Masrî.

¹²⁵³ Rappelons que la communauté samaritaine en Israël/Palestine est divisée en deux : la partie la plus importante habite à Naplouse, et mais une autre petite communauté est installée à Holon en Israël. Voir *supra*, Deuxième partie, encadré sur les Samaritains, p. 275.

son visage. « Le pauvre (*meskîn*) », me dit-elle en versant elle-même quelques larmes. Elle me dit que les ouvriers doivent maintenant être au courant.

La savonnerie ferme ; nous prenons rendez-vous avec Diana pour aller voir Amîn une dernière fois le lendemain, dans la voiture (à plaques diplomatiques) de la directrice du centre culturel français de Naplouse¹²⁵⁴.

Farûq et Ja'afar décidèrent, en outre, qu'ils ne pouvaient plus laisser ainsi Amîn, maintenu en vie, « seul » en Israël ; Abû Khalîl prit la décision de le faire transférer à Amman.

3°) Organiser le transfert d'Amîn

Le matin de notre dernière visite, je retrouvai Diana au centre culturel français ; elle venait du *hadaf* où elle avait passé la première partie de la matinée à régler des affaires pour Amîn. Elle m'annonça qu'il était question de le transférer à Amman, où on le maintiendrait en vie grâce à des appareils. La première possibilité envisagée avait été de le ramener à Naplouse, mais selon Farûq Tûqân, les sœurs d'Amîn (qui ne lui avaient du reste pas rendu une seule visite pendant son séjour en Israël) ne le voulaient pas. A Amman, disait-il, Amîn serait au moins entouré par Ja'afar, son frère Wâ'ël, la sœur de Farûq. A travers le dispositif mis en place pendant la convalescence d'Amîn, on a d'ores et déjà eu un aperçu des réseaux (réseaux locaux, intermédiaires israéliens) que Farûq mettait en œuvre pour obtenir des soins pour Amîn. Il fallait maintenant les mobiliser pour organiser son transfert.

A Tel Aviv, nous retrouvâmes Harûn, Gady, Ja'afar et Farûq, Amîn toujours dans un profond coma. Farûq et Gady étaient en train de travailler sur les procédures à accomplir pour transférer Amîn en ambulance depuis Tel Aviv jusqu'à Amman. Avion privé de Farûq, avion militaire du roi Abdallah de Jordanie, tous les scénarios étaient envisagés pour le transport... Il allait falloir deux cardiologues, un Israélien et un Jordanien. Diana m'expliqua que Gady ne venait pas uniquement « parce qu'il aimait bien Amîn », mais surtout parce qu'il était d'une grande utilité dans toutes les démarches ; « Mister Tûqân va sûrement lui donner un *gift* pour le remercier », conclut-elle.

Après la visite, Farûq nous invita une fois de plus à déjeuner, avec la directrice du centre culturel français, dans un restaurant de poisson à Ramat Gan (une banlieue de Tel Aviv). Il était apparemment habitué du lieu, plutôt « branché » et d'une discrète élégance. Gady resta déjeuner avec nous ; Harûn, en revanche, préféra s'occuper d'autres affaires et

¹²⁵⁴ Extrait du journal de terrain, 6 août 2007.

revenir plus tard chercher Farûq. Quant à Ja'afar, il devait aller à Bethléem passer la nuit, avant de repartir pour Amman. Sur le chemin du retour, Diana m'expliqua que Harûn était mécontent : il estimait que Farûq ne devait pas faire ainsi des déjeuners dans des restaurants chics à la sortie de l'hôpital. Mais surtout, ajouta-t-elle, avec le transfert d'Amîn à Amman, il allait perdre une partie importante de son travail...

Le lendemain, je retrouvai Diana à la savonnerie : elle était assise au meuble-bureau d'Amîn avec Abû Amjad. Sultân s'activait tristement. Tout le monde à la savonnerie semblait maintenant au courant de la situation.

Un homme entre pour s'enquérir de la santé d'Amîn. Il s'agit d'un de ses amis qui fait du commerce avec Israël, et qui de temps en temps passait le voir à Hertzliyya. Il y est allé la veille, et on lui dit qu'Amîn a été transféré à l'hôpital Ekhelov de Tel Aviv ! Plus personne ne cherche maintenant à cacher la situation¹²⁵⁵.

Je demandai des précisions sur les derniers développements : tout était en règle, et Amîn allait partir pour Amman. Ja'afar Tûqân était déjà rentré. Gady avait fait tous les arrangements qui étaient en son pouvoir.

En haut, Shâher me demanda des nouvelles d'Amîn. Il semblait assez triste : il évoqua la bonté d'Amîn, sa générosité (c'était lui, me dit-il, qui était le *kafil* (garant) pour sa femme à l'université), sa sensibilité aussi. Il me raconta qu'après sa première attaque, avant qu'il ne parte pour Hertzliyya, tous les ouvriers lui avaient rendu visite à l'hôpital de Naplouse : il s'était alors mis à pleurer d'émotion...

Amîn Tûqân mourut le samedi 11 août 2007, peu après son transfert à Amman. C'est Diana qui m'annonça la nouvelle par téléphone, le jour même, vers 20h30. Après une brève visite à la maison des sœurs d'Amîn pour présenter nos condoléances, je proposai à Diana, manifestement effondrée, de passer boire un café chez moi. Notre ami 'Aqîl, à qui Hakîm avait annoncé la nouvelle, s'y trouvait déjà ; nous parlâmes longuement d'Amîn Tûqân.

2. La mort d'Amîn Tûqân : la fin d'une époque (2) ?

Nous buvons un café en évoquant la mémoire d'Amîn. 'Aqîl évoque l'accent très particulier de la famille Tûqân, qui, comme d'autres anciennes familles nâbulsiès (les 'Abd al-Hâdî par exemple) prononcent le *qâf*, généralement élidé dans le dialecte courant de

¹²⁵⁵ Extrait du journal de terrain, 8 août 2007.

Naplouse. Nous évoquons encore la générosité d'Amîn, sa capacité à s'entourer d'amis, ce qui donnait à la savonnerie cette ambiance si particulière... Diana dit que sa mère demandait toujours : « Comment peux-tu passer tous les jours ainsi dans une usine ? » Mais, lui expliquait Diana, au bureau d'Amîn on trouvait des *qâdî*-s (juges), des médecins, des ingénieurs aussi bien que des ouvriers... C'était également quelqu'un de simple et au bon cœur, etc.¹²⁵⁶.

Dans l'ambiance de tristesse nostalgique qui entourait ces premières remémorations d'Amîn Tûqân, cette fois-ci définitivement au passé, c'étaient, en plus de ses qualités personnelles, certains marqueurs de l'élite citadine nâbulsîe qui étaient ainsi évoqués. Naplouse, « perdant » Amîn, perdait aussi l'un des représentants de cette ancienne notabilité nâbulsîe – reconnaissable, entre autres, à ses traits de langage jalousement préservés, qui les différenciaient des autres. Le *qâf* sonore faisait partie du personnage d'Amîn Tûqân. Disparu, il entrait, d'une certaine manière, dans le patrimoine de la ville de Naplouse : un *turâth* caractéristique d'une époque passée, dont on se souvenait, déjà, avec nostalgie.

'Aqîl et Diana évoquèrent aussi les membres des séances, ce petit cercle d'amis qui aimaient à se retrouver à la savonnerie autour d'Amîn, et qui, un à un, s'éteignaient. L'assassinat de Sâmî 'Abd al-Nûr avait précédé le décès d'Amîn de seulement quatre mois ; d'autres membres des séances avaient déjà disparu. A Naplouse, la maladie, l'éloignement et la mort d'Amîn étaient, de fait, révélateurs d'une certaine notabilité locale qui se « voyait mourir », dans un contexte de dispersion des réseaux familiaux, dont la plaque tournante se trouvait désormais à Amman. Je fus très frappée, à cet égard, par des commentaires qui me furent faits, à deux reprises, autour d'une photographie prise lors de l'anniversaire d'Amîn, deux ans plus tôt. Mâzen al-Shaka'a (membre des séances), puis Randa 'Abd al-Nûr (la veuve de Sâmî) commentant cette image se faisaient les spectateurs rétrospectifs d'une époque qu'ils faisaient, désormais, explicitement basculer dans le passé.

Un jour de juillet 2007, j'étais en effet passée voir Mâzen al-Shaka'a dans son bureau près des taxis Rafîdia. Dès que j'étais entrée dans le bureau, j'avais aperçu une photo, sur laquelle on voyait Mâzen entouré d'Amîn, Sâmî, Silham Nimr, Ryâd 'Abdelhâdi, Bassâm Tûqân... Mâzen me dit que c'était l'anniversaire d'Amîn, deux ans plus tôt. Il me désigna la photo du doigt et me dit :

« Tu te souviens de celui-là ? Et celui-là ? Et celui-là ? Et celui-là ? (Ryâd, Sâmî, Amîn, Silham). Celui-là, il est parti, et celui-là il est parti, et celui-là est malade et celui-là est malade ; chacun à son tour ('*ad-dôr*) ! ».

¹²⁵⁶ *Idem*, 11 août 2007.

Le juge Ryâd ‘Abd al-Hâdî, on l’a vu¹²⁵⁷, avait succombé à un cancer en septembre 2005. Sâmî ‘Abd al-Nûr avait été brutalement assassiné, en avril 2007, dans sa boutique au Dawwâr. Silham Nimr souffrait d’une grave maladie et ne devait pas s’en remettre¹²⁵⁸.

En août, quand la nouvelle de l’état critique d’Amîn fut finalement divulguée, je décidai que je ne pouvais pas attendre plus longtemps avant de rendre visite aux gens qui le connaissaient. Je me rendis tout d’abord au magasin de feu Sâmî ‘Abd al-Nûr, pour y voir Randa. Nous parlâmes tout de suite d’Amîn. Randa était très affectée : elle le connaissait depuis trente ans. Elle me confia aussi que Mâzen al-Shaka‘a, quand il avait appris la nouvelle, s’était mis à pleurer comme un enfant :

« Tu sais, le jour de l’anniversaire d’Amîn, il y a deux ans, tous ses amis s’étaient réunis et ils avaient pris une photo : Ryâd ‘Abd al-Hâdî, Mâzen, Sâmî, Silham Nimr... Tous de la même génération, tous amis. Un jour, Ryâd a pris la photo et l’a regardée, il a dit : « Vraiment nous sommes jolis (*wallâhî ihn helwîn*). Mais qui donc va partir en premier ? » Et c’était lui qui tenait la photo ! Maintenant, Sâmî est mort, et Amîn... et Silham est très malade, il ne peut plus bouger, sa femme doit le nourrir... Mâzen a jeté la photo, il ne veut plus la voir, tout le monde s’en va un par un... »

Je fus très fortement marquée par l’anecdote. Elle révèle certes, très simplement, l’universelle banalité de l’extinction et du passage des générations, vécue, à chaque fois, sur le mode de la tragédie. Mais au-delà de l’aspect simplement émotionnel qu’elle contient, elle me sembla dénoter, à travers la disparition progressive des membres des séances, un sentiment plus profond de perte ; celui de la « fin d’une époque ». Après la mort d’Amîn, il ne restait plus à Naplouse de la famille Tûqân « authentique » (*asliyya*)¹²⁵⁹ que ses deux sœurs octogénaires, qui vivaient recluses dans leur appartement, quasiment sans sortir de chez elles. Même « à l’extérieur » (*barra*), les membres de la famille Tûqân ayant gardé un lien avec Naplouse se raréfiaient, comme l’exprima, par exemple, cette boutade de Ja‘afar Tûqân, le jour de notre retour de Tel Aviv :

Diana demande [à Ja‘afar et Farûq] s’ils vont aller chez Nazîha et Nabîha [les sœurs d’Amîn]. Ja‘afar fait signe qu’ils sont bien obligés ; mais il n’a manifestement pas tellement envie de les voir. Ils espèrent tout de même que cela va leur remonter le moral. Diana lui dit : « Elles vous aiment beaucoup Abû Khalîl et toi ». Ja‘afar rit : « De toute façon, il ne reste plus qu’Abû Khalîl et moi¹²⁶⁰ ! »

¹²⁵⁷ Voir *supra*, conclusion de la deuxième partie.

¹²⁵⁸ Silham Nimr mourut à la fin de l’année 2007. En mars 2009, Salâh al-Masrî succomba également à un cancer.

¹²⁵⁹ On a vu qu’il y avait d’autres branches de la famille Tûqân à Naplouse, notamment celle d’Abû Râmî (le *rubo*’).

¹²⁶⁰ Extrait du journal de terrain, 4 août 2007.

Le soir de la mort d'Amîn, une fois son café bu, Diana voulut prendre congé. Elle devait se coucher afin de partir tôt le lendemain matin pour la Jordanie : l'enterrement d'Amîn était prévu, à Amman, à 16h. Cette nouvelle suscita une nouvelle volée de questions : « Pourquoi Amîn n'avait-il pas été transféré à Naplouse ? » « Pourquoi n'était-il pas enterré à Naplouse ? », ajouta 'Aqîl.

Sur le premier point, Diana argua qu'il n'y avait pas le système de soins nécessaire dans les hôpitaux de Naplouse. Mais surtout, les sœurs d'Amîn étaient trop âgées et fatiguées pour s'occuper de lui. Les éléments d'explication qu'elle donna ensuite pour justifier son enterrement à Amman revenaient tous au même constat : c'était là-bas que la famille Tûqân se trouvait à présent. Hâfez Tûqân, son frère aîné, avait passé la fin de sa vie à Amman et y avait été enterré. Les Tûqân restés à Naplouse (comme Bassâm Tûqân, le *rubo* , par exemple) étaient soit des cousins très éloignés, soit des membres d'une autre branche de la famille. « Amîn, il était tellement gentil qu'il disait de tout le monde « c'est mon cousin », comme Bassâm par exemple, mais en fait ce n'est pas son cousin », expliqua Diana. « En plus », ajouta-t-elle, « les descendants de Hâfez et 'Abd al-Fattâh Tûqân sont très peu à avoir eu des enfants ». Wâ'el n'était pas marié, pas plus qu'Amîn ; ils ne laissaient pas de descendants. Les deux sœurs d'Amîn, on l'a vu, avaient constamment refusé d'aller le voir en Israël, prétextant l'âge et la fatigue ; elles avaient également (selon Diana et Farûq) refusé son transfert à Naplouse quand il était encore dans le coma. Les sœurs d'Amîn, rappela 'Aqîl lors de cette soirée, ne sortaient plus de chez elles depuis longtemps, comme si elles se protégeaient face à la réalité trop violente d'un monde qui n'était plus le leur. 'Aqîl conclut : « Peut-être que maintenant, ils vont fermer la savonnerie »...

Amîn Tûqân fut donc enterré à Amman. C'était Farûq Tûqân qui en avait décidé ainsi, en accord, disait-il, avec les sœurs d'Amîn. La portée symbolique de l'événement fut confirmée par les réactions que je recueillis, dès le lendemain, à Naplouse.

Je descends à la savonnerie Tûqân. Je la trouve fermée : une simple feuille de papier accrochée à la porte signale : « Fermeture pour cause du décès de Mohammad Amîn Tûqân ». Je téléphone à Shâher pour signaler mes condoléances ; au Dawwâr, je croise Mûsâ et Samîr, qui marchent côte à côte l'air triste. « *Meskîn, meskîn* (le pauvre) Amîn » marmonne Mûsâ.

Je passe voir Sihâm Abû Ghazzâleh¹²⁶¹ chez elle : elle a l'air aussi très abattu. Elle me dit que non seulement elle connaît Amîn depuis longtemps, mais que les deux familles étaient amies de longue date. « Ils ont même été nos voisins pendant toute une période, juste après

¹²⁶¹ Sihâm Abû Ghazzâleh est fille d'une grande famille nâbûlsie de médecins. Elle est de la même génération qu'Amîn Tûqân. Elle habite dans la maison familiale qui loue son premier étage au Centre culturel français de Naplouse ; c'est pourquoi je la voyais souvent.

être sortis de la vieille ville¹²⁶², ils ont habité ici en face ». Elle rappelle qu'Amîn a été le premier à venir à l'hôpital lors de la première attaque de sa mère. Elle regrette également qu'il ne soit pas enterré à Naplouse¹²⁶³.

Les rubriques nécrologiques des journaux, pendant trois jours, furent remplies de messages de condoléances des plus grandes familles et compagnies palestiniennes et jordaniennes. Lorsque j'annonçai à Nâ'ila, l'épouse du vice-gouverneur de Naplouse (c'était elle, on s'en souvient, qui m'avait présentée à Amîn Tûqân¹²⁶⁴), la nouvelle du décès d'Amîn, elle téléphona immédiatement à son mari ; il était déjà au courant. A la nouvelle de son enterrement à Amman, cependant, sa réaction fut semblable à celle de Sihâm Abû Ghazzâleh : pourquoi n'était-il pas revenu à Naplouse ? Pourquoi n'était-il pas enterré à Naplouse ? Le décès d'Amîn, mais surtout son enterrement à Amman soulignaient, de fait, le caractère irréversible du déplacement géographique de l'assise familiale Tûqân - assise politique, économique et symbolique - de Naplouse vers Amman. Plus largement, le sentiment de fin d'une génération apparaissait aussi comme l'une des multiples expressions d'un processus, certes paradoxal, de marginalisation des villes des Territoires palestiniens occupés (Gaza et Cisjordanie) par rapport au redéplacement d'une centralité pour les Palestiniens, de l'intérieur comme de l'extérieur, dans la capitale jordanienne.

¹²⁶² Les grandes familles de Naplouse quittèrent, on l'a vu, la maison familiale de la vieille ville dans les années 1920. La famille Tûqân s'installa dans la rue al-Najâh al-Qadîm, où se trouve actuellement le centre culturel français, avant de déménager. La famille Shaka'a y habite toujours, non loin de la savonnerie familiale.

¹²⁶³ Extrait du journal de terrain, 12 août 2007.

¹²⁶⁴ Voir *supra*, Introduction générale, p. 38.